

QUELQUES CONSIDERATIONS SUR LES « TRACEURS DE PLANS » DANS L'AMÉRIQUE COLONIALE AUX XVII^E ET XVIII^E SIÈCLES: L'EXEMPLE DES FONDATIONS URBAINES EN NOUVELLE-FRANCE

Emilie d'Orgeix

Maitre de conférences en histoire de l'art
Université Bordeaux-Montaigne

Résumé: Se fondant sur une citation de Pierre Lavedan sur le rôle des « traceurs de villes » de l'Amérique coloniale, cet article souligne, à travers quelques carrières d'ingénieurs militaires envoyés en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles, le large spectre d'activités développées par ces agents du roi œuvrant au service de l'État monarchique. Si leurs projets sont aujourd'hui bien connus, leur rôle de promotion du pouvoir royal en territoire colonial, reste un sujet rarement abordé en histoire de l'architecture. L'étude de leurs projets de portes et de places royales notamment révèle pourtant combien ils ont servi la cause monarchique avec constance et loyauté malgré un agenda politique métropolitain souvent peu favorable à la réalisation de leurs projets.

Mots-clefs: Mots-clefs: villes, architecture, Canada, Nouvelle-France, ingénieurs militaires, époque moderne, XVII^e-XVIII^e siècle.

Abstract: While the plans of French military engineers active in the American colonies during the Early Modern period have been frequently published, their professional status and the role that they played as architects and urban planners remains unclear. Sent overseas between the end of the seventeenth and the middle of the eighteenth centuries, these royal agents were dependent on a number of administrative and political changes. Based on case studies of the French engineers who built or remodeled the colonial cities of Montreal, Quebec City, Detroit and Louisburg, this article reflects on the wide scope of activities and professional status that these polymaths developed in the Americas before 1763.

Keywords: cities, architecture, urban settlements, Canada, New France, military engineers, Early Modern period

Introduction

En 1982, dans la réédition de son ouvrage consacré aux villes coloniales françaises et anglaises en Amérique-du-Nord, l'historien des formes urbaines

Pierre Lavedan, écrivait dans son introduction que « [Dans les colonies], les traceurs de plans - quand il y eut un plan - n'étaient ni des urbanistes, ni des ingénieurs, ni comme chez les Romains des chefs militaires ayant à établir une légion. Au mieux, c'étaient des arpenteurs cherchant la division la plus pratique du terrain¹ ». Cette affirmation mérite que l'on s'y attarde pour plusieurs raisons. La première est la façon dont elle illustre un jugement assez peu flatteur sur les conditions de création urbaine en terrain colonial. Pierre Lavedan, comme il le note d'ailleurs, emprunte cette citation à l'historien américain John Reps, dont l'ouvrage « *The Making of Urban America* » avait été publié vingt ans plus tôt². John Reps, quant à lui, ne faisait que reprendre une opinion largement partagée durant la première moitié du XX^e siècle par des auteurs, tel Ramsay Traquair, qui portaient un regard somme toute assez peu héroïque sur le contexte de fondation des premiers établissements coloniaux. La seconde tient au discours de Lavedan qui, d'emblée, exclut du terrain colonial tout autant les ingénieurs et les « urbanistes » que les militaires chargés, dans ce cas, des fondations de colonies romaines. Usant à la fois du néologisme « d'urbaniste », un terme qui n'apparaît en France que dans les années 1930, et de l'archaïsme « de chef militaire » qui n'a aucun équivalent dans la société française d'Ancien Régime, Lavedan ne participe certainement pas à clarifier une situation coloniale déjà très complexe. Enfin, en comparant la conception des plans urbains à celle de l'arpentage des terres, il associe deux pratiques bien différentes : celle de la planification urbaine consistant à concevoir un ensemble de bâtiments organisés selon un réseau de circulation précis généralement circonscrit par une enceinte défensive et celle de l'arpentage délimitant des parcelles de bois, forêts et terres arables entre différents propriétaires. Dans un pays aussi peu quantifié et « mesuré » que l'était la Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles, cette seconde pratique était bien différente de celle de la fondation de villes. La citation de Lavedan possède néanmoins une grande vertu, celle

¹ LAVEDAN, Pierre, HUGUENEY, Jeanne & HENRAT, Philippe, *L'urbanisme à l'époque moderne. XVIe-XVIIIe siècles*, Genève, Droz, 1982, p. 227.

² REPS, John, *The Making of Urban America. A History of City Planning in the United States*, Princeton, Princeton University Press, 1965.

de souligner la complexité du sujet tout en mettant en valeur la prééminence des militaires, qu'ils aient été « chefs » ou ingénieurs, en tant que « traceurs de plans ». C'est sur ce dernier point que nous tenterons d'apporter quelques éléments de réflexion en explorant plusieurs cas de fondations et de rénovations urbaines en Nouvelle-France, de Québec à Louisbourg, orchestrées par des ingénieurs militaires.

Les chefs militaires et la fondation de villes

Il est intéressant de relever en préambule que l'anachronisme de « chef militaire » utilisé par Pierre Lavedan, bien qu'il fasse dans son texte explicitement référence aux fondations urbaines militaires de l'Empire romain, n'est pas totalement inopérant dans le contexte colonial.

Alors que les camps militaires français de l'époque moderne, ces villes éphémères relevant du domaine de la fortification de campagne, ont très rarement donné lieu à des créations urbaines pérennes, la relative marge de liberté que pouvait représenter l'espace colonial a néanmoins permis la création en Nouvelle-France d'une ville conçue à l'exemple d'un *castrum* romain. Il s'agit du premier établissement de Détroit, fondé en 1704 par Antoine Laumet (1658-1730), officier français mieux connu aujourd'hui sous le nom d'Antoine de Lamotte-Cadillac. Malgré son caractère exceptionnel, l'histoire de cette fondation urbaine illustre parfaitement comment l'isolement de la Nouvelle-France et la difficulté d'y contrôler les informations a permis à quelques aventuriers de gravir l'échelle sociale et d'être nommés à des postes de « chefs militaires » auxquels ils n'auraient pu accéder en France. Ainsi, Antoine Laumet, fils d'un modeste bourgeois de Saint-Nicolas de La Grave, petit village du Sud-ouest de la France, réussit à son arrivée en Nouvelle-France, en 1683, à se faire passer pour le fils d'un conseiller au parlement de Toulouse. Engagé comme officier, il est nommé capitaine du fort de Buade à la jonction du lac Huron et du lac Michigan en 1694. Signant dorénavant Antoine de Lamotte Cadillac, Laumet établit un projet de colonisation ambitieux pour les territoires du *Pays-d'en-Haut*, qui, par opposition à ceux de la vallée du Saint-Laurent, étaient encore largement inexplorés. De retour en France en 1698, il réussit à convaincre Pontchartrain, alors ministre de la Marine, de lui accorder le droit de fonder une colonie.

C'est ainsi qu'en juin 1701, Lamotte-Cadillac partit de Montréal pour la région des Grands Lacs accompagné de 50 colons, 50 soldats et 2 prêtres pour fonder, sur les berges de la rivière réunissant les lacs Erié et Sainte-Claire, la première ville de Détroit [1]. Adoptant le plan d'un camp militaire romain, cette fondation est exceptionnelle pour la manière dont elle mêle savoirs théoriques empruntés aux principales publications du milieu du XVII^e siècle sur l'établissement des fortifications de campagne et savoir-faire constructifs issus de sa longue expérience coloniale. Protégée par une palissade de bois cantonnée aux angles de tours quadrangulaires, la ville adopte un plan régulier, inspiré de la castramétation romaine, dont les deux rues principales, à l'image des *cardo* et *decumanus*, se croisent perpendiculairement en son centre. Bien que ce premier établissement n'ait pas joué le rôle défensif et commercial majeur que Lamotte-Cadillac escomptait, il en partit d'ailleurs rapidement pour tenter sa chance en Louisiane, il illustre la rémanence d'un plan-type de camp militaire hérité de l'Antiquité qui, envisagé comme un modèle urbain modulaire et facile à implanter, connut au moins un avatar en Nouvelle-France.

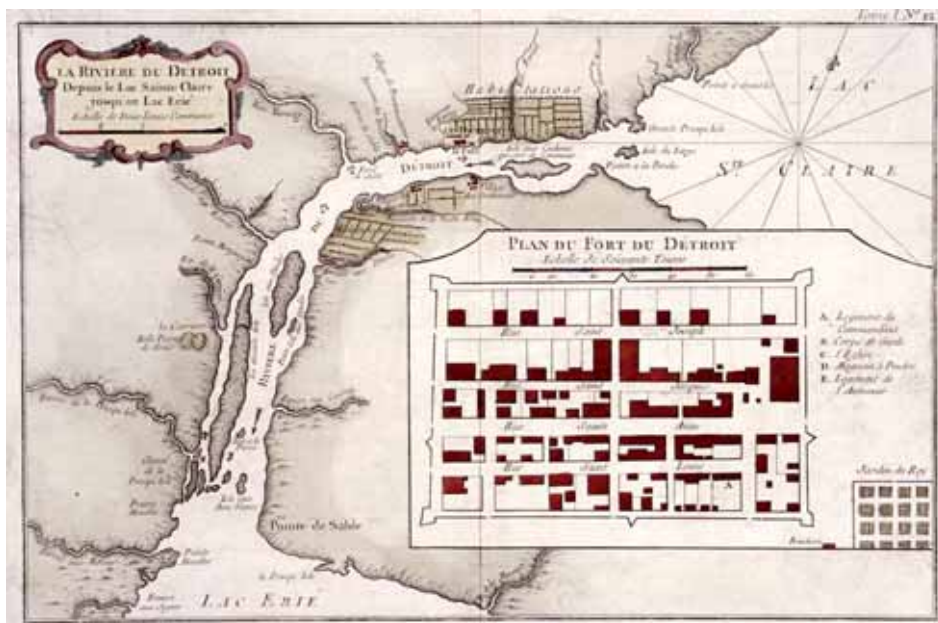


Fig. 1. La rivière du Détroit depuis le lac Sainte Claire jusqu'au lac Erié. Plan du fort Détroit, Paris, Jacques Nicolas Bellin, gravure, 1764. BnF, cartes et Plans, CPL GE DD-2987 (8693).

L'exemple de la fondation de Détroit reste néanmoins unique. Il n'était en effet pas donné à tous les aventuriers de pouvoir créer un établissement *ex-nihilo* en « étrange pais ». Dans la grande majorité des cas, les créations de villes coloniales ont engagé l'expertise de professionnels, surtout au Nord de l'Amérique Septentrionale en ce début du XVIII^e siècle où la ville de Québec, fondée en 1608 par Samuel de Champlain, comptait déjà presque un siècle d'existence.

Les ingénieurs militaires et le contexte colonial

Si Lavedan mentionne que les ingénieurs n'ont pas œuvré dans la colonie française d'Amérique-du-Nord, son jugement tient fort probablement à sa vision contemporaine des corps de métiers et notamment à l'importance prise par les ingénieurs civils dans le domaine des ouvrages d'art et des aménagements urbains à partir du milieu du XVIII^e siècle. Le corps des Ponts et Chaussées créé en 1748 a eu une incidence notable sur la création urbaine en France. Mais dans le cas de la Nouvelle-France, Lavedan voyait juste : la colonie ayant été rendue aux Anglais en 1763 à l'issue du traité de Paris, la création récente du corps des ingénieurs des Ponts et Chaussées n'y eut aucune influence. Néanmoins, le portrait professionnel qu'il dresse est bien trop restrictif. Il élude notamment le grand œuvre de « traceurs de plans » que les ingénieurs, non pas civils mais militaires cette fois-ci, accomplirent dans les colonies françaises. Envoyés en Amérique Septentrionale (Nouvelle-France et Antilles) et en Amérique Méridionale (Guyane) pour soutenir le pouvoir royal à partir de la fin du XVII^e siècle, ces praticiens polyvalents, jouèrent un rôle majeur sur la fabrique urbaine coloniale.

Leur travail est directement lié au contexte de main mise royale sur les colonies américaines à partir de 1663, année durant laquelle Louis XIV, qui venait d'initier son règne personnel, décida de reprendre progressivement le contrôle de territoires jusqu'alors administrés par des compagnies de commerce privées. En Nouvelle-France, le contraste entre les premières années d'établissement de la colonie, entre 1604 et 1663 et la période suivante de 1663 à 1759 est majeur. Alors que la colonie, peu consolidée en 1663 ne comptait que 2.500 habitants partagés entre quelques postes de traite et trois

bourgades établies le long du fleuve Saint-Laurent (Québec, Trois-Rivières et Montréal), le nombre d'habitants y fut multiplié par quatre durant les vingt années suivantes, atteignant plus de 10.000 colons en 1685³. En établissant une province française en Nouvelle-France, Louis XIV y imposa graduellement la mise en place d'un système administratif monarchique concrétisé par la nomination d'un gouverneur représentant le roi, d'un intendant régissant les affaires administratives et juridiques, ainsi que d'un conseil souverain dont les pouvoirs étaient partagés entre instances administratives, religieuses et militaires. C'est dans ce contexte que Robert de Villeneuve, le premier « ingénieur du roy » fut mandaté dans la colonie en 1685, initiant un flot modéré mais continu d'envoi d'ingénieurs français jusqu'en 1759. Avant d'explorer les raisons de leur envoi en terrain colonial, il est intéressant de rappeler les profils très diversifiés de professionnels que le terme d'« ingénieur du roy » recouvrait alors.

Etre « ingénieur du roy » à l'époque moderne

Recrutés à un âge encore tendre, les ingénieurs militaires étaient formés à rude école et possédaient déjà à la fin de l'adolescence une solide expérience professionnelle. Avant que ne soit créée l'école du Génie de Mézières en 1748, leur formation consistait essentiellement en une longue période de cléricature sur le terrain qui leur permettait d'être par la suite « *a ppointé sur l'état des ingénieurs* »⁴. Ce système de formation est resté essentiellement familial et endogamique jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Un bon tiers des nouvelles recrues était ainsi fils ou neveux d'ingénieurs. Les autres étaient issus de familles d'entrepreneurs et de corps de métiers liés aux travaux de fortifications. C'est le cas de Gaspard Chaussegros de Léry, envoyé en Nouvelle-France en 1716, dont le père, entrepreneur toulonnais influent travaillait alors sur le chantier de l'arsenal⁵. De fait, leurs compétences étaient très diversifiées. Certains, à

³ HAVARD, Gilles & VIDAL, Cécile, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2014.

⁴ ORGEIX, Emilie d', « Un métier au dessus de nos forces: ingénieur au service du roi selon Vauban », *Vauban : bâtisseur du Roi-Soleil*, Paris, Somogy - Musée des plans-reliefs, novembre 2007, p. 149-157.

⁵ ORGEIX, Emilie d', « Les travaux de Gaspard Chaussegros de Léry à Toulon à la fin du XVII^e siècle. L'ascension sociale d'un petit entrepreneur sur le chantier de l'arsenal de Vauban (1675-

l'issue de leurs sept ou huit années d'apprentissage sur le terrain, étaient devenus d'excellents « ingénieurs de sièges » capables de mener des travaux d'approche lors de l'investiture de villes ennemies. D'autres, plus rares, spécialisés dans la construction de l'architecture militaire étaient connus sous le nom d'« ingénieurs de places ». Dans ce cas, leur maîtrise dans l'art de guerre était souvent moins solide. Enfin, un petit nombre d'entre eux étaient employés à des activités de dessin et de supervision de travaux et servaient en tant qu'adjoints dans les différentes places fortes. Bien que Vauban, nommé commissaire des fortifications en 1668, se soit efforcé d'homogénéiser ces différents profils, il était difficile de normaliser les savoirs d'hommes issus de toutes les provinces de France et formés sur différents chantiers. Leur métier demandait en outre, selon Vauban: « beaucoup de cœur, beaucoup d'esprit, un jugement très solide et, outre cela, une étude perpétuelle et une expérience consommée sur les principales parties de la guerre⁶ ». Les ingénieurs qui parvenaient à être à la fois de bons militaires tout en maîtrisant l'architecture et les savoirs constructifs étaient assez rares pour que Vauban les signale à ses supérieurs. C'est le cas de Beauregard, au sujet duquel il écrit flatteusement à Louvois en 1700 « il est au poil et à la plume, c'est-à-dire propre à la guerre et aux ouvrages⁷ ». Beauregard illustre néanmoins un cas exceptionnel car il était plus facile de former un militaire qu'un architecte. Vauban s'en plaint d'ailleurs à Louvois en 1693, notant « Il n'y a point d'officier capable d'un peu de bon sens que je ne puisse rendre capable de la conduite d'une tranchée, d'un logement de contrescarpe, d'une descente de fossé (...) en trois sièges un peu raisonnables, mais un bon bâtisseur ne se fait qu'en quinze ans d'application. Nous en avons présentement une bonne quantité de ceux qui sont propres aux sièges, mais très peu qui entendent bien le bâtiment et encore moins de ceux qui entendent l'un et l'autre. Si vous saviez la peine que j'ai à corriger et cacher les défauts des uns et des autres, je vous ferai pitié⁸ ».

1707) », *Les Ports français du Ponant au Levant: Brest et Toulon, Actes des colloques de Brest et Toulon*, Association Vauban, 2000, p. 143-156.

⁶ BLANCHARD, Anne, *Vauban*, Paris, Fayard, 1996, p. 169.

⁷ ROCHAS D'AIGLUN, Albert de, *Vauban, sa famille et ses écrits, ses oisivetés et sa correspondance*, Genève, Slatkine, 1972. tome II, p 496.

⁸ BLANCHARD, Anne, *Les ingénieurs du Roy de Louis XIV à Louis XVI*, Montpellier, collection du CHMEDNM n°9, 1979, p. 104.

Quels ingénieurs pour la Nouvelle-France?

Cette diversité de profils, tout autant que le peu d'officiers capables de planifier et de mettre en œuvre des projets urbains, va avoir une forte incidence dans le contexte colonial. En 1685, l'intendant Denonville craignant tant la menace indienne que celle des Anglais requiert l'envoi d'un ingénieur militaire pour planifier des travaux de fortifications autour de Québec et dans les forts avoisinants : « Nous avons parlé de l'ennemi déclaré de la colonie (les iroquois) et des moyens de s'en pouvoir défaire. Il est bon de voir s'y l'Anglais n'est pas aussi et même plus à craindre à l'avenir et si nous ne devons pas prendre autant de soin de nous garantir [...] »⁹. Mais Vauban est peu enclin à envoyer dans la colonie l'un de ses rares « ingénieurs de places ». Il propose alternativement d'y nommer Robert de Villeneuve « l'un des dessineurs [sic] que j'ay eu l'honneur de vous proposer. Il vous porte un plan de Luxembourg copié sur le mien par lui même avec une petite carte qu'il a faite pour Monsieur de Bertillac. Il est capable de bien lever les plans de quelque lieu que ce soit et d'assez bien faire une carte qui est à mon avis tout ce qui peut vous faire besoin au pays ou vous voulez l'envoyer¹⁰ ». Cette dernière remarque est particulièrement éclairante. Elle met en valeur la principale qualité professionnelle que Vauban attendait d'un ingénieur envoyé en Nouvelle-France : savoir établir des cartes et plans lui permettant de connaître la topographie des sites et des territoires afin de retravailler en France sur les propositions qui lui seraient envoyées. Vauban est à cet égard tout à fait explicite : « encore une fois si vous voulez vous contenter de me faire envoyer des plans et profils des lieux que le roi voudra faire accommoder au Canada, [...] je vous en ferai tant de dessins qu'il vous plaira [...] »¹¹. Cette posture lui permettait en outre de conserver les ingénieurs les plus talentueux sur des chantiers royaux prioritaires. Il s'en explique d'ailleurs l'année suivante rétorquant qu'il ne peut envoyer un ingénieur véritablement

⁹ *Collection de manuscrits, lettres, mémoires et autres documents Historiques relatifs à la Nouvelle-France* [...], Québec, A. Côté, 1883-1885, t. I, p 348, « Mémoires sur le Canada par Monsieur de Denonville, Québec, 12 Novembre 1685 »,

¹⁰ DECHENE, Louise, *Correspondance de Vauban relative au Canada*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1968, p. 9, Lettre de Seignelay à Vauban, 23.03.1685.

¹¹ *Ibid.*, Lettre de Vauban à Seignelay, 29.03.1685.

polyvalent en Nouvelle-France car: « l'aqueduc [de Maintenon] occupe tant de gens Monseigneur qu'il m'est impossible de pouvoir vous donner un homme tel que vous me le demandez¹² ». Et, lorsqu'il reparle du cas de Villeneuve, il renchérit à nouveau sur ses qualités de dessinateur: « Il a d'ailleurs de très bonnes choses dont il serait bon de profiter, car non seulement il dessine fort bien, mais il est encore très propre à bien faire la carte d'un pais. Il aurait de très bonnes pièces du Canada à vous mettre au net et cela pourrait l'occuper le reste de cette année en lui donnant de quoi vivre [...]»¹³ ».

Ces extraits de correspondances sont importants car ils donnent le ton d'une relation fondée, jusqu'à la perte de la colonie, sur des rapports de force bien inégaux entre administrateurs royaux français et coloniaux. Bien que la situation évolue à la fin du siècle avec l'envoi de Jacques Levasseur de Neré en 1693, puis de Gaspard Chaussegros de Léry en 1716, deux ingénieurs qui participent largement à la refonte urbaine de la ville et de l'enceinte de Québec, les jeux d'influence entre colonie et métropole se déclinent au rythme d'un tempo toujours dominé, d'une part, par l'agenda politique et militaire métropolitain et, d'autre part, par l'éloignement physique avec les sphères de décision. La méconnaissance du terrain colonial qu'aggravait la lenteur d'acheminement des correspondances entre la colonie et Versailles fragilisait en permanence la colonie et ses administrateurs, générant de nombreux malentendus et conflits nés tant de la porosité du partage des pouvoirs sur place que du peu de réactivité que les situations d'urgence militaires coloniales suscitaient en France. Ainsi, Gaspard Chaussegros de Léry, passa l'essentiel de sa carrière à Québec à peaufiner un projet de fortifications pour la ville dont la réalisation fut sans cesse différée. Mandaté à Québec par le Conseil de Marine pour y dessiner les relevés et les profils topographiques de la ville, son projet d'enceinte, interrompu seulement quatre ans après son arrivée, ne sera mis en œuvre que dans l'urgence au début de la guerre de Succession d'Autriche [2]. Et lorsqu'il meurt en 1756, son œuvre n'est pas encore achevée. Dans ce contexte, les travaux des ingénieurs réalisés dans le « Pays-d'en-Bas », même s'ils sont nombreux et diversifiés, n'ont jamais

¹² *Ibid.*

¹³ SHD, Vincennes, Papier Vauban, carton 28, n 59, *Vauban à Seignelay*, 12.08.1690.

consisté en la fondation de villes neuves. Dépêchés en terrain colonial alors que les principaux établissements existaient déjà, ils ont essentiellement consisté à régulariser des tracés urbains existants comme ce fut le cas à Québec et à Montréal, protéger les villes par de nouvelles enceintes, moderniser les forts et les postes et participer à la construction d'ouvrages militaires, civils et même parfois religieux dans la colonie. Chaussegros de Léry signa ainsi successivement la réfection de la façade de l'église Notre-Dame en 1721, celle de l'église des Jésuites de Québec en 1723, avant de diriger le projet de reconstruction de la cathédrale de Québec en 1745.



Fig. 2. Gaspard Chaussegros de Léry, Plan de la ville de Québec, Capitale de la Nouvelle-France, plume et lavas, 1716. ANOM, FR CAOM 03DFC399B.

Louisbourg, place forte royale

On comprend dès lors combien l'annonce de la création d'une grande ville forte *ex-nihilo* au lendemain du traité de Ryswick en 1716 fut importante. Sa situation particulière sur l'île royale (aujourd'hui île du Cap Breton) lui conférait en outre un statut particulier. Très éloignée du royaume de France dont elle se trouvait à 6.000 kilomètres, elle était également établie aux confins de la Nouvelle-France dont la ville la plus proche se trouvait à 1.500

kilomètres. Si elle fit l'objet de nombreux enjeux de pouvoir, son isolement lui permit néanmoins d'échapper à certains paradigmes coloniaux. Fondée suite à la perte du port de Plaisance sur l'île de Terre-Neuve, Louisbourg fut conçue dès l'origine comme une *tête-de-pont* urbaine faisant tout à la fois office de port de pêche à la morue et de bastion militaire protégeant l'embouchure du Saint-Laurent. Cette double vocation est intéressante car elle est à l'origine de tensions permanentes entre fonctions militaire et commerciale. Le choix de son site en est révélateur : des trois lieux d'implantation envisagés sur l'île de Cap-Breton : port Dauphin, port Toulouse et port Louisbourg, aucun ne possédait de double qualité portuaire et défensive. Le site choisi, celui de port Louisbourg, était même de loin le plus malcommode à fortifier : situé sur des terrains marécageux « en amphithéâtre commandé par diverses hauteurs¹⁴ », il était particulièrement vulnérable au tir en enfilade. Jean-François de Verville, le premier ingénieur militaire en charge du projet, souligna ces défauts à plusieurs reprises avant de se plier à la décision du Conseil du roi qui favorisa ouvertement en 1717 la fonction portuaire et commerciale qu'offrait la vaste rade de Louisbourg. Le plan urbain régulier qu'il fonda, établi parallèlement à la grève, se compose d'îlots rectangulaires de dimension égale qui furent progressivement enclos par une enceinte comportant deux bastions et deux demi-bastions côté terre et un bastion et un demi-bastion côté mer. Tout comme à La Nouvelle-Orléans, dont le projet est contemporain, les années de fondation urbaine furent complexes. Les îlots intérieurs ne furent jamais entièrement remplis tandis que la ville continua à se développer à l'extérieur des remparts et le long de la grève où les marchands établissaient toujours leurs séchoirs à morue [3].

Verville, qui avait été recommandé par le successeur de Vauban, le marquis d'Asfeld, était fondamentalement un « ingénieur de sièges » qui avait combattu pendant toute la guerre de Succession d'Espagne. Peu formé aux pratiques urbaines, il n'avait occupé qu'un seul poste administratif à Douai deux ans avant son départ pour Louisbourg. De fait, il s'investit peu à Louisbourg et, de sa nomination en 1717 jusqu'à son remplacement définitif par Etienne Verrier en 1725, ne dirigea les travaux que pendant les mois

¹⁴ AN, col. C11b, vol. 29, fol. 366, Roma « Mémoire sur l'île royale », 1750.

d'été. Rentrant en France tous les hivers, il supervisait de loin les travaux qui, en son absence, étaient conduits par ses deux adjoints. Muté à Valenciennes en 1725, Verville laissa définitivement sa place à Etienne Verrier qui avait déjà effectué un séjour dans l'île l'année précédente.

La nomination de Verrier fut éminemment profitable pour Louisbourg. Contrairement à Verville, Verrier était un ingénieur de places chevronné qui avait été en poste pendant 17 ans à Rochefort et s'était pleinement investi dans les travaux du port et de l'arsenal. Conscient des faiblesses militaires de Louisbourg, il fut assez fin pour ne pas remettre en question le projet tout en lui donnant une inflexion particulière. Plutôt que de tenter de remédier coûteusement aux faiblesses d'un chantier déjà largement engagé, il œuvra pour doter Louisbourg d'une architecture de ville royale à l'européenne en l'honneur de Louis XV et de ses ministres. Durant ses vingt années de mandat, il n'eut de cesse de proposer, en parallèle des travaux de fortifications qu'il suivit avec diligence, des aménagements urbains visant à mettre en valeur et à servir la propagande royale dans la colonie.



Fig. 3. Etienne Verrier, Plan de Louisbourg ou l'on a représenté en couleur jaune les ouvrages auxquels on travaillera l'année 1739, plume et lavis, 1739. ANOM, FR CAOM 03C11B39012701_H.

Ainsi, en l'honneur de la naissance du Dauphin, en 1729, Etienne Verrier proposa d'édifier à l'entrée du bastion Dauphin, une porte royale nommée « porte Dauphine », projet qui fit l'objet de nombreuses variantes avant d'être achevé. Elle se composait du côté de la campagne d'une arcade monumentale encadrée par deux piliers à chaînes et tables couronnée par un décor d'armes royales dans son tympan et surmontée de pots-à-feu. Doublée d'un corps de garde abritant un passage voûté et des logis du côté de la ville, le décor intramuros était constitué d'une table de marbre noir portant une dédicace au roi et au Dauphin. Verrier, qui s'inspirait du modèle européen classique adopté pour les portes de villes fortes royales, notamment celui de la porte Dauphine de La Rochelle construite par François Ferry entre 1694 et 1697, apporta un grand soin à la réalisation de son ornementation. Finalisée en 1735, cette porte, empruntée par tous les marchands français et étrangers qui débarquaient sur la grève située à l'extérieur du port, signalait de manière monumentale l'entrée côté terre de la ville.

Dans le sillage de cette première réalisation, Verrier projeta à la même époque la construction d'une deuxième porte, la porte Maurepas en l'honneur du nouveau ministre de la Marine nommé en 1723. Elle se composait d'une façade à fronton triangulaire encadrée de pilastres d'angle et portant des armes royales. Une inscription en lettres d'or gravée dans une plaque de marbre blanc commémorait la double dédicace au roi et au ministre. Verrier fit spécialement commander le décor à Rochefort : « pour rendre tout l'honneur au nom qu'elle porte [...] ordonne de faire à Rochefort les armes du Roy en pierre blanche suivant le dessin qu'il envoie¹⁵ » [4]. Au delà de ce décor, par ailleurs exceptionnel en Nouvelle-France, la localisation de cette porte était surprenante. Percée dans la courtine entre les bastions Brouillant et Maurepas, elle ne donnait que sur quelques modestes propriétés situées sur la langue de terre proche de la mer, dans un secteur qui fut principalement utilisé comme cimetière. Pourtant, bien loin d'illustrer une maladresse courtisane, son emplacement révèle la parfaite intelligence du territoire de Verrier. Edifiée sur un terrain plat, faisant face à la mer, elle était éminemment

¹⁵ AN Col 118 B, vol. 28 , p. 310v.

visible par tout bateau cabotant le long de la côte soulignant, de manière magistrale, la présence royale le long du littoral.



Fig. 4. Etienne Verrier, *Porte de Maurepas, plume et lavis, 1741*. ANOM, FR CAOM 03DFC195C.

Verrier paracheva, par la suite, ce faisceau de signes monarchiques en construisant une troisième porte qu'il nomma « porte Frédéric », toujours en l'honneur de Maurepas. Située le long de la cale centrale qui menait à l'entrepôt du Roy et à la citadelle par la rue Toulouse, elle était couronnée par un toit brise et flanquée d'obélisques détachés. Cette fois ci encore, son emplacement semble, à première vue, peu judicieux. Situé en plein espace de déchargement des ballots, il ralentissait le travail des ouvriers et gênait les manœuvres des troupes et des charrois. C'est néanmoins une œuvre tout aussi symbolique que les précédentes : donnant directement sur la baie, elle signalait de manière visible l'accès au quai à tout navire entrant dans le port.

Conçue en bois, matériau familier à Verrier dont le père était sculpteur, sa fonction défensive était évidemment minimale. Mais ce n'était pas son objectif premier, elle doit être comprise comme une mise en scène théâtrale participant pleinement de la construction scénographique de place forte royale de Louisbourg.

Enfin, afin de compléter ce système de propagande visuelle monarchique, Verrier tenta en vain de faire réaliser un dernier projet durant ses années de résidence à Louisbourg. N'ayant pu créer une place royale dans la ville, il imagina transformer le quai de déchargement du port, alors encombré de séchoirs à morue, en un quai royal où serait installée une statue pédestre de Louis XV [5]. Bien que ce projet ne fut jamais réalisé, il illustre parfaitement la façon dont Verrier a pu endosser un rôle qui dépassait celui de simple *fortificateur*. À l'instar de plusieurs de ses condisciples métropolitains, dont Jacques Robelin chargé de la reconstruction de Rennes après l'incendie de 1720, Verrier était, au premier chef, un agent au service de la monarchie dont le travail consistait à signaler et à rappeler, par le biais de l'architecture et de l'art urbain, l'obédience que le peuple devait à son roi. Sa volonté de ponctuer, à la manière d'un almanach royal, le parcours à travers la ville de Louisbourg d'une suite d'édifices dont les noms et les décors rappelaient les grands événements de la vie de cour, participait tant du maintien de l'étiquette en territoire colonial que la nécessité de marquer d'un sceau royal le bastion français qui gardait l'entrée du fleuve menant vers le bas Saint-Laurent.

Ainsi, de Québec à Louisbourg en passant par Détroit et Montréal, ces quelques trajectoires d'ingénieurs illustrent la diversité de carrières des ingénieurs envoyés en Amérique. Bien qu'ils aient rarement eu l'occasion d'être des « traceurs de villes » comme l'a justement fait remarquer Pierre Lavedan, leurs carrières révèlent cependant combien ils ont servi leur roi avec constance et loyauté malgré un agenda politique métropolitain souvent peu favorable à la réalisation de leurs projets. La mise en valeur des fonds d'archives coloniaux depuis quelques décennies, permet aujourd'hui de réviser l'affirmation un peu hâtive que Pierre Lavedan avait énoncée à une période où la connaissance des nombreux projets des ingénieurs à une période où les nombreux projets des ingénieurs étaient encore inédits. Cette œuvre de réévaluation, encore aujourd'hui riche en perspectives, est importante à

poursuivre pour nuancer en finesse le rôle de praticiens qui, tel Etienne Verrier, ont œuvré en territoire colonial pour assurer la renommée de l'État française.

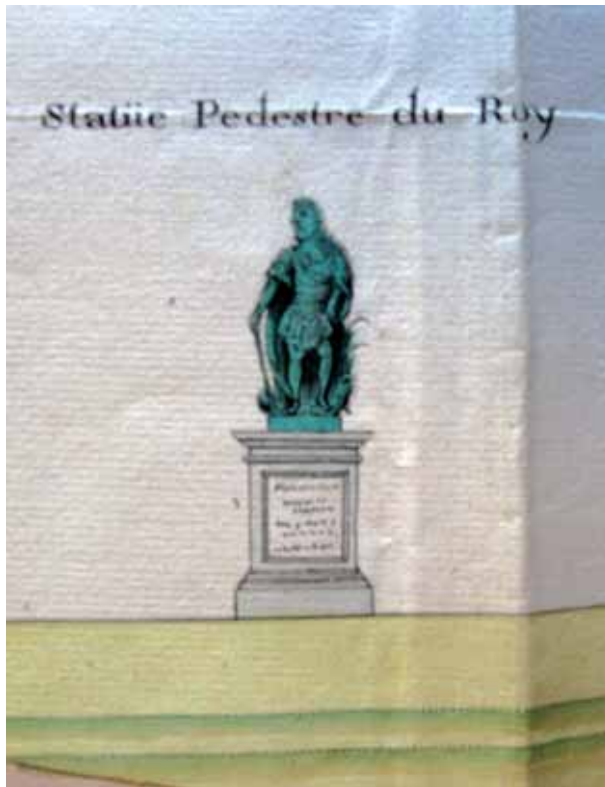


Fig. 5. Etienne Verrier, « Détail de la statue pédestre de Louis XV », *Profil du Revettement du quay de Louisbourg, plume et lavis, vers 1726*. ANOM, FR CAOM 03DFC253C.

FORTIFICACIONES MUSULMANAS EN JOLÓ: RESISTENCIA, ADAPTACIÓN Y REINTERPRETACIÓN DE LA GUERRA MODERNA OCCIDENTAL

Pedro Luengo

Universidad de Sevilla

King's College London

Resumen: Los estudios sobre fortificaciones no europeas en el sudeste asiático deben incorporarse a la valoración global de este fenómeno en el siglo XVIII. En un momento como éste, en el que los enfrentamientos entre potencias europeas y los sultanatos malayos se sucedían en el tiempo, es posible conocer las características de las defensas islámicas gracias a las memorias de los atacantes europeos. En este trabajo se plantea una primera aproximación a varios casos gracias a fuentes eminentemente españolas, focalizando el interés en los problemas de transferencia tecnológica y en los responsables de este flujo de información. Cualquiera de estas vías supone un enfoque aplicable a otros territorios con contextos similares como son el Mediterráneo o el subcontinente indio.

Palabras clave: Fortificaciones, diálogo cultural, *in-betweenner*, estudios bélicos, conflictos bélicos en el siglo XVIII.

Abstract: The academic approach to no-Europeans fortifications in Southeast Asia has to be included as part of the global evaluation of this phenomenon during the eighteenth century. In such moment, when the conflicts among the European powers and the local sultanates were common, it is possible to know the characteristics of the Islamic defences thanks to the reports by the Western attackers. This work aims to make a first approach to some specific settlements mainly from Spanish sources, focusing its interest on the technological transfer problem and on those responsible of this information exchange. Any of these options can be used as useful approaches for other territories with similar historical contexts such as the Mediterranean or the Indian subcontinent.

Keywords: Fortification, Cultural Dialogue, *in-betweenner*, War Studies, 18th century Warfare.

Introducción

El estudio de la historia militar en general y de la ingeniería militar en

particular, han adolecido de un escaso interés por los fenómenos históricos no occidentales¹. Esto ha sido así incluso en los estudios sobre los siglos XVII y XVIII, cuando los contactos con otras tradiciones bélicas fueron habituales². Sólo cuando fueron las potencias europeas las que se enfrentaron a ejércitos no occidentales, estos han tomado un cierto protagonismo. Siendo esto así para la historia bélica, parece no haber resultado un tema relevante para los estudiosos de la ingeniería militar. Apenas las fortificaciones de la India, y algunas significativas del Mediterráneo han recibido su merecido interés. Para el caso concreto de Filipinas, existen estudios sobre sus fortalezas pero exclusivos de las conservadas, todas ellas levantadas por los españoles³. “Aun así, resultan necesarias aproximaciones más complejas que comparen las propuestas occidentales y orientales en una misma zona, así como su efectividad defensiva, para más tarde trasladar la comparación a otras áreas similares.

En este contexto, el objetivo de este artículo es plantear una respuesta inicial a cómo afrontaron los asentamientos islámicos del sudeste asiático el desarrollo de la guerra moderna occidental durante el siglo XVIII. Este problema afecta por igual al ámbito mediterráneo, a las posiciones africanas, y a las asiáticas. En esta ocasión serán las posiciones del oeste de Filipinas las analizadas. Aunque los conflictos allí desarrollados no tuvieron la magnitud

¹Algunos autores anteriores han trabajado para evitar seis líneas de investigación habituales en los estudios bélicos: a) eurocentrismo, b) “maquinización”, c) interés en las “potencias principales”, d) separación de los conflictos navales de los terrestres, e) interés en los conflictos estado vs estado y no en el uso interno de la fuerza, y f) falta de interés en los “órdenes” políticas. Este trabajo pretende ofrecer nuevos datos contra al menos tres de estos puntos. BLACK, Jeremy, *Rethinking Military History*, London, Routledge, 2004, p. IX. Para el caso concreto que se trata cabe destacar un estudio precedente que también está planteado desde estas directrices LEE JUNKER, Laura, *Raiding, Trading, and Feasting: The Political Economy of Philippine Chiefdoms*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999.

²BLACK, Jeremy, *War in the Eighteenth-century World*, Hampshire, Macmillan, 2013.

³Cabe destacar los estudios de JAVELLANA, René, *Fortress of Empire: Spanish Colonial Fortifications of the Philippines, 1565-1898*, Manila, Bookmark, 1997; y más recientemente JAVELLANA, René, “Guarding the Western Frontier: Spanish Colonial Fortifications as a Cultural Route”, en GALVÁN, Javier (ed.), *Endangered. Fil-Hispanic Architecture*, Manila, Instituto Cervantes, 2002, pp. 66-81. Para el caso de Manila, véase LUENGO, Pedro, *Manila, plaza fuerte. Ingenieros militares en Manila, 1764-1788*, Madrid, CSIC, 2013.

que los del Mediterráneo o los de India, las descripciones e incluso representaciones gráficas se han conservado ampliamente. Para abordar este problema se analizará una selección de informes sobre ataques europeos a algunas de estas posiciones. A través de estos textos será posible reconstruir no sólo las características de las fortificaciones, sino su efectividad frente a las técnicas occidentales. Una vez identificadas las características de algunas de ellas para el siglo XVIII, se evaluará el grado de diálogo cultural referente a las técnicas occidentales, las islámicas y las locales.

Las fortificaciones del sultanato de Joló antes de la llegada española

Como han apuntado diferentes estudios arqueológicos, los restos de fortificaciones en el archipiélago filipino han sido datados ya en el siglo XII, aunque los más significativos pertenecen a los siglos XV y XVI⁴. Para este trabajo tienen especial interés los resultados de las excavaciones en Tanjay (Negros Oriental). Aunque los restos arqueológicos del asentamiento se datan en el primer milenio a. C., los restos de fortificaciones se consideran del siglo XV. Así se ha identificado un foso de más de dos metros de ancho con empalizada en el frente costero. A esto habría que añadir otros restos de elementos defensivos en piedra de coral, tierra apisonada y madera junto a residencias de dirigentes joloanos. El modelo de empalizada y foso con agua se extenderá por la zona creando el modelo conocido en tagalo como *kuta*, en referencia a la empalizada, y *bangbang* para el foso⁵. Otras soluciones, consideradas por el momento como locales, son las torres de Bicol, conocidas como *bantara*, o las torres vigías de Zamboanga levantadas en bambú [1].

Para comprender mejor las características de estas empalizadas puede tomarse una descripción más tardía, realizada por Keppel en 1848. Se levanta

⁴ LEE JUNKER, *Laura, Raiding, Trading...*, pp. 355-359.

⁵ El término parece tener un origen sánscrito, ya que *kuta*, *kotta* y *kota* son sinónimos, significando fuerte. Es significativo que esta pequeña variación entre los tres términos también se mantiene en varias fuentes documentales de Filipinas. Además de en tagalo también se utilizó en javanés antiguo por lo que debería buscarse un modelo común para las fortificaciones del sur y sudeste asiático del siglo XV y XVI, que siguiera en uso con la llegada de los europeos.

taba una doble línea de troncos clavados directamente en tierra separada por un metro y medio. El espacio intermedio se completaba con piedras de gran formato y tierra. La altura del muro alcanzaba los cuatro metros y medio contando con troneras para piezas de artillería. Este modelo de empalizada es muy diferente al que se mantenía en uso por la ingeniería militar occidental, lo que ha podido llevar a errores de interpretación de los textos. Para la teoría militar española del momento una empalizada era un muro de troncos de madera con una altura de unos tres metros de alto que servían como primer parapeto antes de la muralla⁶. No se trataba de una muralla en sí, ya que de hecho algunas se usaban en posiciones oblicuas. Lo que construían los sultanatos asiáticos parecen ser verdaderas murallas de piedra y arena consolidadas por la empalizada en madera. Sólo así sería posible realizar troneras donde colocar la artillería. Este sistema no era considerado una fortificación por los europeos llegando a generar un curioso pasaje entre la expedición de Dalrymple a Joló y la población local. Tras comprometerse a no levantar una fortificación, los británicos acamparon en las afueras, levantando una empalizada alrededor de las tiendas. Los joloanos lo consideraron un primer incumplimiento del tratado que fue explicado como una mala interpretación de lo que era un fuerte⁷.

Descripciones de las fortificaciones por fuentes europeas

Este modelo de fortificaciones encaja con lo expuesto con más detalle por los españoles. Entre múltiples asentamientos descritos se han seleccionado cuatro, principalmente por la información gráfica disponible.

Joló

El año 1731, como parte de los planes políticos del gobernador de Filipinas Valdés y Tamón, se generó una interesante documentación sobre varios enclaves [2] (Doc. 1 y 2)⁸. Una expedición salida de Manila el 4 de

⁶ZEPEDAY ANDRADA, Alonso, *Epítome de la fortificación moderna*, Bruselas, Francisco Foppens, 1669, p. 127.

⁷FRY, Howard T., *Alexander Dalrymple and the Expansion of British Trade*, Londres-Nueva York, Routledge, 2013, p. 145.

⁸BARRIO MUÑOZ, José Ángel del, *Vientos de reforma ilustrada en Filipinas. El gobernador Fernando Valdés Tamón. (1729-1739)*, Sevilla, CSIC, 2012, p. 72.

marzo de 1731 se dirigió a Joló, de donde saldría repelida y de donde se conserva una interesante descripción y documentación gráfica. Posteriormente se pasó a Talobo, y de ahí a Bual, cuya fortaleza también queda descrita en el volumen. De ahí la expedición pasaría a la isla de Capual, camino de Zamboanga. Resulta claro que la expedición recorrería el norte de la isla de Joló de oeste a este desde la capital joloana hasta Capual, por lo que los otros dos enclaves deben quedar en medio.



Fig. 1. Mapa del Mar de Mindoro. Archivo General de Indias (AGI), MP-Filipinas, 199.

La descripción de Joló, que puede ser complementada con lo expuesto por Keppel en 1848, es muy significativa, tanto por la descripción gráfica como por la escrita. El dibujo muestra cómo las defensas estaban pensadas de una forma muy diferente al sistema habitual en occidente [2]. En primer lugar, no existía un recinto amurallado pleno alrededor del caserío, sino que sólo el frente de marina quedaba protegido. Está claro que no se esperaba un ataque por tierra o de tipo anfibio, fórmula cada vez más común en el siglo XVIII⁹. Ciertamente hasta ese momento los ataques navales habían sido los

⁹ BLACK, Jeremy, *War in...*, p. 166.

habituales de las tropas europeas. Sólo dos recintos se encontraban plenamente amurallado: la “fuerza del rey”, identificado con el número 4; y una antigua estructura circular española, identificada con el número 9. De forma significativa, esta última construcción no contó durante el ataque con artillería, ni parece que tuviera un papel específico en la defensa.

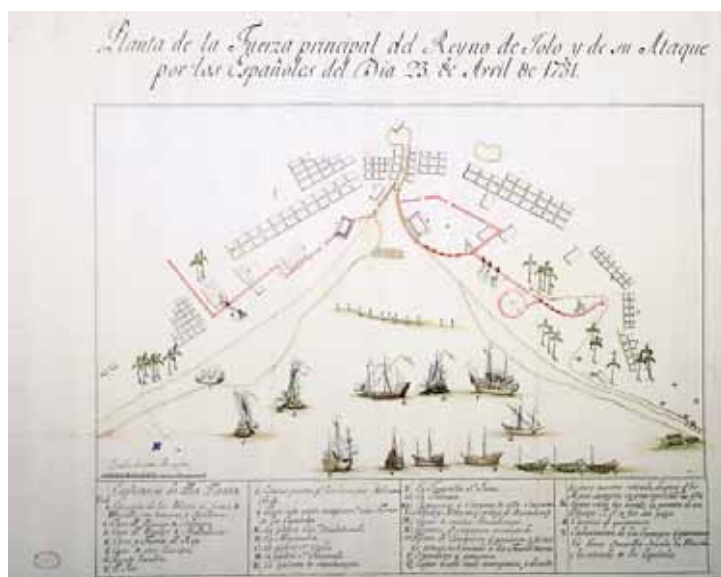


Fig. 2. Planta de la fuerza principal del reino de Joló y de su ataque por los españoles del 23 de abril de 1731. AGI, MP-FILIPINAS, 273.

El perímetro de empalizada tiene un diseño lineal que no busca imitar la forma de los bastiones, o adaptar los modelos geométricos, considerados como los más recomendables para la defensa de una plaza. Se renuncia a imitar cualquier diseño occidental, además de optar por un sistema constructivo, el de las estacadas, diferente al elegido por los enclaves gobernados por potencias occidentales. La ubicación de la artillería tampoco se hace con un orden claro, ya que en el sector sur (derecha de la representación) existen doce troneras, aunque parece que sólo tres contaban con cañones. En cambio, en el sector norte, sólo un cañón y una única tronera parecían sostener ese flanco. Las puertas también requieren análisis. La estacada se interrumpía al menos en cinco puntos. En el sector sur, existía un acceso detrás de la antigua estructura española bien protegida, pero hasta donde llegaron los españoles¹⁰. Dos accesos, sin protección especial

pero orientados hacia la población, daban acceso a la fuerza del rey. Otro acceso permitía pasar desde la desembocadura del río a la población, mientras que el último se ubicaba más hacia el norte. En ninguno de los casos se muestra que existiera un control específico de estos puntos. La defensa de la capital se basa en una primera línea de contención formada por una estacada clavada en el lecho marino a la entrada de la desembocadura, flanqueada por artillería en ambos lados como se ha comentado. Una vez pasado estos obstáculos, que los españoles debieron intentar a partir de un ataque anfibio a la estructura circular, el segundo perímetro defensivo sería el de la fuerza real. Aunque el frente marino está protegido por troneras, parece que el lado interior no está preparado de la misma forma, por lo que sería más fácil hacer un asalto desde allí. A pesar de todo, la ciudad resistió este ataque. Joló consiguió mantenerse como un centro importante en la zona hasta que en 1761 se convirtió en objetivo de los gobernantes filipinos. Mientras se preparaba el asalto, en 1763 la ciudad fue tomada por los ingleses. Como parte de esta nueva etapa los ingleses construirían un fuerte que en 1775 sería tomado de nuevo por la población local¹¹.

Bual

Además de este caso, se conoce la descripción de la fuerza de Bual por la misma expedición (Doc. 1). Según las fuentes, este enclave estaba mejor fortificado que Joló, por lo que su descripción resulta relevante. En el documento se utiliza el término baluarte y en otros casos fuerza, por lo que podría pensarse en una estructura en empalizada similar a la descrita en la misma época en Cavicunga (Cagayán) o Fort Hollandois (Banda)¹². Sería empalizadas con plantas triangulares o cuadradas con bastiones en las esquinas¹³. En caso de repetir los esquemas de Cavicunga se trataría de una destacable muestra de transferen-

¹⁰ Parece probable que las tropas estaban intentando tomar la estructura antigua, donde podrían haber trasladado piezas de artillería y dominar las defensas de este flanco.

¹¹ GARCÍA DE ARBOLEYA, José, *Historia del Archipiélago y sultanía de Joló, y noticia de la expedición española*, Habana, Soler y Gelada, 1851, p. 28.

¹² Plano del Fuerte del Presidio de Cabicunga. AGI, MP-Libros_Manuscritos, 81, f. 81r. Para más información sobre estos fuertes y sus representaciones en el siglo XVIII véase LUENGO, Pedro, "Relaciones de plazas en Filipinas durante el siglo XVIII", *Revista de Indias* -en prensa-.

¹³ La mayoría de las estructuras en empalizada no reproducían baluartes en las esquinas como muestran otras estructuras cuadrangulares. Plano del Fuerte del Presidio de Catel. AGI, MP-

cia tecnológica al reproducir las posibilidades de un bastión. De todas formas, parece difícil de admitir plenamente ya que la descripción continúa diciendo de la fortificación que en “todo era artificiosa, pues para tirar abrían sus puertas y después del tiro la volvían a cerrar haciendo lo mismo en el fuego y manejo de los cañones que según hemos visto son tres”. Esta renuncia a las troneras u otras soluciones para la artillería resultan sorprendentes si se cuenta con un bastión.

Tandundala y Sibuyón

A mediados de siglo se continuó con los ataques a enclaves musulmanes, existiendo noticias del ataque a Tandundala y a la torre de Sibuyón. A pesar de que se dio orden de informar sobre las particularidades de las defensas, apenas se conoce que contaban con una torre y artillería en los baluartes. Siguiendo con la explicación ofrecida anteriormente, cabe pensar que los perímetros defensivos con empalizadas representados debieron ser complementados en algunos asentamientos con bastiones del mismo material que alojaran artillería. Esto ofrecería un importante avance tecnológico fruto de la constante defensa del enemigo occidental.

Maacim

El caso de las fortificaciones del río Maacim, en la costa occidental de la isla de Mindoro en 1770 también resultan interesantes. La localización exacta de la zona puede conocerse gracias a un mapa del asalto [3 y 4]¹⁴, que lo ubica en la desembocadura del río Mamburao. En primer lugar, se abordarán las defensas de la desembocadura del río Maasim (hoy Mamburao). Aunque la representación es poco detallada puede interpretarse que la población se encontraba fuera del recinto amurallado que correspondería a la fuerza del gobernante

Libros_Manuscritos, 81, f. 72r; Plano del Fuerte del Presidio de Linao, AGI, MP-Libros_Manuscritos, 81, f. 73r. Plano del Fuerte del Presidio de Capinatan. AGI, MP-Libros_Manuscritos, 81, f. 80r. Plano del Fuerte del Presidio de Ajanas. AGI, MP-Libros_Manuscritos, 81, f. 82r.

¹⁴Según el catálogo del AGI, tanto MP-Filipinas, 61 como 62 proceden de la carta 62 del gobernador Simón de Anda del legajo AGI, Filipinas, 925 (Manila, 4 de enero de 1771). En el citado legajo existen dos cartas con esa fecha. La primera en el resumen indica “acompaña y recomienda la instancia de Juan Blanco de Sotomayor para que se le confiera el empleo de coronel de aquellas milicias y expone los motivos para remover al marqués de Montecastro”. En la documentación no se cita el ataque a Maacim. En la segunda, “que a don Juan Migone y Casamara que pasa a aquellas islas a continuar su mérito de cadete, le tenga presente en las propuestas de oficiales con respeto a su aplicación”. Igualmente, no se trata el ataque.

local. Este espacio tenía un perfil octogonal, en el que dos de sus lados quedaban libres para servir de accesos. Una de las entradas quedaría protegida por la propia población. De esta forma se protegía de un ataque naval, terrestre o anfibio. La estructura serviría para defender el asentamiento, pero dejaba desprotegido el curso del río por el que subirían los españoles.

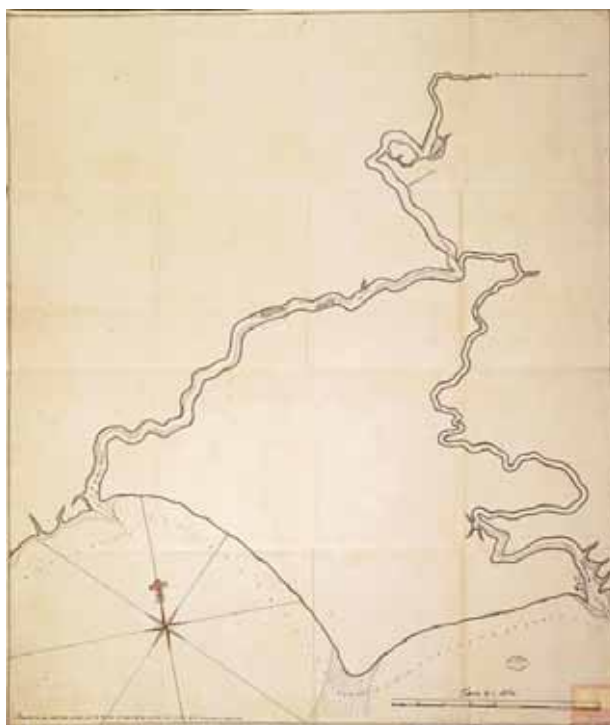


Fig. 3 y 4. Vista general y detalle del Plano de situación y fortificación de la embocadura del Río Maassin. AGI, MP-FILIPINAS, 62.

En segundo lugar, cabe estudiar las defensas ubicadas río arriba [5]. En este caso el perímetro también es cerrado, con un perfil irregular, marcando una clara diferencia con las propuestas más antiguas de Joló. En este caso, el carácter irregular parece necesario por la orografía del terreno, pudiendo considerarse incluso un intento de mejorar el control sobre algunos puntos, incluyendo fórmulas similares a pequeños bastiones como en el lado este (lado derecho en la representación). El número de troneras alcanza catorce, repartidas de forma regular entre los diferentes frentes con excepción del lado sur (parte baja de la representación)¹⁵. Parece ser que el número de acceso se había reducido a uno, que sería posible controlarse desde el frente del río. Cabe señalar que no existían torres ni estructuras de apoyo a lo largo del río que hubieran podido ayudar a la defensa. Podría plantearse que existió una asimilación de conceptos occidentales a lo largo del siglo XVIII.

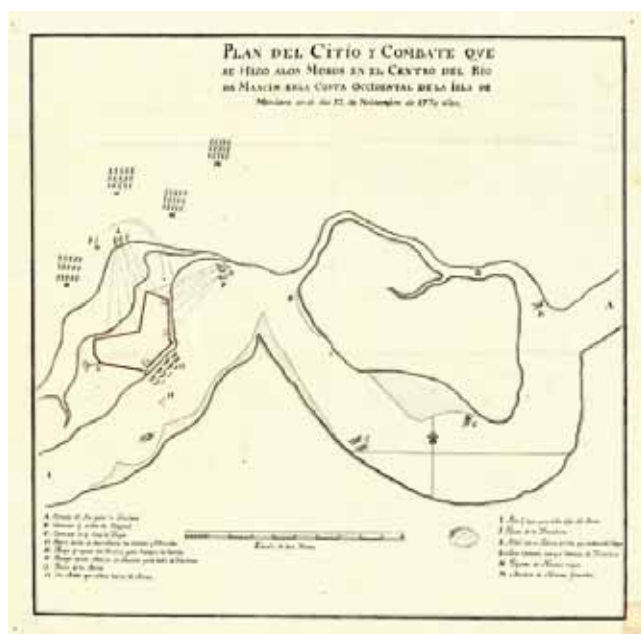


Fig. 5. Ataque en el río Maacim (hoy Mamburao) en la costa occidental de Mindoro. AGI, MP-FILIPINAS, 61.

¹⁵ Las orientaciones de los dos mapas no concuerdan. Ambas representaciones tienen el norte en la parte superior, mientras que los perfiles están colocados invertidos. Parece claro que es el MP-Filipinas, 61 el que tiene orientación sur, habiendo dibujado la flecha equivocadamente. Para evitar más confusión, se ha mantenido el error en la descripción.

Transferencia tecnológica y *in-betweeners*

A partir de estas descripciones puede decirse que las fortificaciones no respondían a adaptaciones locales de modelos externos, ya fueran occidentales, chinos o indios. En el primer caso, resulta difícil considerar que la organización más básica de una fortificación abaluartada se siguiera aquí con empalizadas. Algo similar puede decirse del ámbito indio¹⁶. Aunque las fortificaciones indias se siguieron construyendo sin baluartes, las torres semicirculares en perímetros amurallados, los fosos, las murallas barbacanas o las entradas en recodo se mantuvieron en uso. Sobre China se puede indicar algo similar. Desde época anterior a la llegada de la dinastía Qing, las murallas de piedra con torres cuadradas y grandes puertas bien protegidas fueron habituales en muchas ciudades chinas. Incluso, aunque de forma tardía y con interesantes adaptaciones, cabe destacar en este sentido la fortaleza de Hwaseong (Corea del Sur) construida por JeongYak-yong entre 1794 y 1796. Rechazados los modelos de las grandes potencias bélicas del entorno, cabe decir que los joloanos mantuvieron un modelo que resultaría arcaico y deficiente para las potencias europeas y quizás también para los piratas chinos.

Una posible explicación para entender la repetida elección del sistema de empalizadas por parte de los gobernantes islámicos puede deberse a la dificultad de contar con personal especializado en el diseño de otro tipo de defensas. En primer lugar cabe señalar que las internadas de estos moros en tierras fortificadas por españoles fueron continuas tanto en la zona norte de la isla de Paragua, como incluso en Manila¹⁷. Pero mucho más importante es subrayar que hubo militares que trabajaron en la capital y finalmente pasaron al lado enemigo. Un caso anecdótico pero significativo es el de Cayetano Balcazar y Bernardo Betancur (Doc. 1). El primero, identificado como *moro* en el documento, había residido en Manila y conocía de esta etapa al soldado Betancur, hasta el punto de saludarle tras el cese del fuego. Como este caso conocido, es probable que la mano de obra usada por los ingenieros militares en Manila fuera local, siendo previsible que algunos pudieran huir al sur del archipiélago, llevando consigo unos mínimos rudimentos de fortificación.

¹⁶ DELOCHE, Jean, *Studies on Fortification in India*, Pondichéry, Institut Français de Pondichéry, 2007.

¹⁷ Expedientes sobre defensa (1771-1773). AGI, FILIPINAS, 925.

Algo similar ocurre con aquellos que participaron de la construcción de fuertes en Salay, Cugman, Mambahao, Lubungan o Iponam, que incorporaban baluartes tanto en piedra como en madera bajo supervisión de los misioneros¹⁸. Estos casos pueden identificarse como *inbetweeners*, es decir, aquellos que conocen y participan de varias tradiciones culturales normalmente en diálogo. A pesar de estos ejemplos, las diferentes descripciones de Joló a lo largo del siglo XVIII, e incluso del siglo XIX, apuntan a que este conocimiento no se aplicó, probablemente, por decisión de los gobernantes locales.

Efectividad ante ataques europeos

Esta divergencia frente a los modelos habituales podría considerarse un localismo en caso de tratarse de otro tipo de manifestación cultural, pero los joloanos debían protegerse con estas defensas por lo que la renuncia a otras fórmulas más eficientes debe evaluarse de forma diferente. Antes es necesario conocer cómo se comportaron estas estructuras, teóricamente deficientes según la teoría europea del momento, ante los ataques occidentales. En primer lugar, cabe señalar que pocas de estas posiciones terminaron cayendo definitivamente en manos europeas hasta fecha más tardía. Apenas los casos de Iponam y Linamon han sido descritos con cierto detenimiento:

“bajasen los monteses al socorro capitaneados del maestre de campo Amigos y del sargento mayor Dagojan quienes viendo la dificultad de socorrer a Iponam, porque la tenían los moros sit[i]jada con trincheras y nueve baluartes determinaron hacer el último esfuerzo de valor para liberar a Iponam”¹⁹.

“partió el padre con la armada para Linamon donde estaban hechos fuertes los moros con sus estacadas pero la armada los obligó a puros lantacaso a que desalojaran aquel puerto perfeccionando la acción con el desembarque de los nuestros que destru//yeron las fortificaciones de los moros”²⁰.

Por tanto, los sistemas defensivos fueron en alguna medida exitosos. Su comportamiento en la defensa queda bien descrito en los informes. Des-

¹⁸WARREN, James Francis, *The Sulu Zone, 1768-1898. The Dynamics of External Trade, Slavery and Ethnicity in the Transformation of a Southeast-Asian Maritime State*, Singapur, NUS Press, 2007, p. 293.

¹⁹ Sitio de Iponam (¿Cagayán de Oro?) por los moros. AGI, FILIPINAS, 709, f. 33v.

²⁰ Fuerte de Linamon (Lanao del Norte). AGI, FILIPINAS, 709, ff. 40r-40v.

de las empalizadas se mantenía un ataque continuado con artillería, lantacas y cerbatanas. Esto no impedía que las tropas españolas se acercaran al muro, por lo que puntualmente salían las tropas locales a defenderse con gran número de soldados. Este tipo de asaltos, según las fuentes españolas, solían finalizar con un alto número de pérdidas para los defensores. Hasta aquí, resultaría fácil para los atacantes hacerse con la posición, pero en varios casos las circunstancias climatológicas obligaron a la retirada. En Bual se trató de un fuerte aguacero (Doc. 1), mientras que en otra factoría de Borneo fue un vendaval (Doc. 2). En otros casos, parece que un ataque masivo local obligaba a retirar las tropas de tierra, y a dejar el asalto español en una acción meramente intimidatoria. Esto puede llevar a pensar a que los gobernantes islámicos intentaban defenderse de un ataque en el que el paso del tiempo jugaba en su favor. Los cambios de vientos y mareas o la llegada de aguaceros suponían un importante revés para las tropas occidentales, que por otro lado, parecían mantener una intención más intimidatoria que conquistadora.

Conclusiones

A partir de los aspectos presentados se pueden recopilar algunas conclusiones. En primer lugar, que los gobernantes del sultanato de Joló apostaron por un modelo propio de sistema defensivo, sin nexos claros con otras potencias militares del momento en la zona. Esta opción, que es previa a la llegada europea, se mantuvo durante el siglo XVIII sin cambios sustanciales. Estos enclaves sufrieron numerosos ataques pero con muchas dificultades y gracias a otros factores, consiguieron no ser conquistados. Esto les permitió mantener la confianza en un sistema barato y rápido de construir frente a otros modelos que debían conocer por personal previamente al servicio europeo. Por tanto, parece claro que el carácter pragmático, incluso cuando su efectividad fuera muy limitada, se impuso a la actualización tecnológica que proponía el diálogo cultural con las potencias occidentales. Tal debió ser el éxito y coste de estos fuertes que incluso los europeos llegaron a copiarlos, planteando un sugerente fenómeno de diálogo cultural:

“me mantuve en dicha enseñada [puerto de Mobo] para amonestar a los naturales para demoler la cota y estacada y fabricar la que está mandada

levantar en el sitio que señaló el general don Tomás de Iturralde con acuerdo del reverendo padre ministro lo que no ejecuté aún habiéndoles concedido anteriormente el término de tres meses para formar dicha estacada”²¹.

Sólo a finales del siglo XVIII se observa una apuesta de los sultanatos por conseguir aliados europeos, y en estos casos se pasa de la prohibición a levantar fuertes a la petición de hacerlo²². Este fenómeno de renuncia de transferencia, que se puede observar en otros puntos del sudeste asiático como China o Japón hasta muy entrado el siglo XIX, resulta de un gran interés y podrá ser comparado con estos casos cuando se aborden monográficamente.

Anexo documental

Documento 1. Ataque a la fuerza de Bual, Mindanao. AGI, Filipinas, 195, N. 23. 14 de junio de 1731.

f. 11Av. “28. Día veintiocho descu/brimos el pueblo con su baluarte de estaquería y en él arboladas dos banderas rojas por lo que llamé a junta a los jefes de las embarcaciones que me acompañaban y en dicha junta se resolvió el que se le diera batería a dicho fuerte con desembarque de la gente de armas *que* // 11Br. Se pudiese y con ocho parecer a proa más las embarcaciones a tierra, y no bien dado sordo cuando del dicho fuerte nos tiraron un cañonazo que al gobierno San Carlos le hizo la campana pedazos dejándose sin sentido a la postre que arrimado a la campana había más sin haber le agraviado en nada y entre ocho y nueve se empezó la batería de las dos galeras y la galeota San Juan Bautista con la artillería gruesa, haciendo aún mismo tiempo el desembarque con cuatrocientos hombres de armas, de tal suerte que pusieron espanto el modo con que dicha gente se desembarcó y fue puesta en orden marchando hasta ponerse debajo de la misma estaquería del baluarte // 11Bv. De donde salieron por tres veces a pecho descubierto a pelear *nuestra* gente y luego la fuerza empezaba a dar carga cerrada a la gente que salía a batalla con la mía y ellos entonces se volvía a retirar, habiendo descubierto reforzado de esta capitana, una emboscada que tenían hecho de más de veinticinco o treinta hombres sin haber quedado de ellos sino como cinco o seis que escaparon por haberse metido en la fuerza según lo ha informado y de dicha fuerza con tal destreza y prontitud a hacer el fuego a nuestra infantería con lantacas y cerbatanas que alrededor tenía de su estaquería la *que* en todo era artificiosa, pues para tirar abrían sus puertas y

²¹ Expediente sobre la expedición de Pedro Gaztambide en 1756. AGI, Filipinas, 199, n. 13, FF. 60v-61r.

²² FRY, Howard T., *Alexander Dalrymple...* p. 138.

después del tiro la // 12Ar. Volvían a cerrar haciendo lo mismo en el fuego y manejo de los cañones que según hemos visto son tres. La falúa viendo las nayaras que hacían con precautela de salir huyendo por una puerta y entrar por otra se fue metiendo tan debajo de la dicha fuerza y estaquería para desde allí con granadas y frascos de pólvora abrazar los que hubiese dentro de dicha fuerza más ellos en todo astuto lo dejaron bien arrimar a su salvoconducto, le tiraron dos tiros con las estacas o pedrero, por lo que dicha falúa se fue haciendo de debajo de la fuerza haciendo fuego con cuatro pedreros por dicha falúa tiene sin embargo de que por varias partes se arrojaron dentro, algunas granadas duró la // 12Av. Batería cerca de cinco horas y por tener encima el aguacero, mandó a pedir la retirada el capitán don Andrés de Palacios, cabo de aquella gente por lo que le respondí obrase en todo como quien tiene la cosa presente por lo que se fueron retirando y un moro llamado Cayetano Balcazar, desde dicha fuerza llamaba con grandes instancias a un soldado compañero amigo suyo, de esta capitana llamado Bernardo Betancur pues él y dicho soldado fueron mucho tiempo compañeros pues vivían y comían en una misma casa en la ciudad de Manila y por no sé qué travesuras fue enviado a Calamianes y de Calamianes se huyó al monte y luego que los joloes pusieron el sitio se unió con // 12Br., ellos, coadyudando a dichos moros, en la invasión y saqueo con otros dos compañeros que no sabemos quienes son, pero estando nuestra gente embarcando se les empezó a caer el aguacero habiendo tenido en este refriega seis muertos y cinco heridos, habiendo quedado en tierra los malogrados cuerpos. Andrés Villavicencio, y Agustín Maclit, forzados de esta capitana siendo este fuerte tan fortificado en armas y gente como Joló y está más fortificado, con nuevas estaquerías, a las tres de la tarde en dicho día nos levamos habiendo primero despachado la taratana // 12Bv. con los heridos para que los curasen en la enfermería que quedó en compañía de la Almiranta en la Bahía de Joló. Este pueblo y fuerza se llama Bual y el que lo gobierna es Balasan Principal de Mindanao y yerno del Rey viejo de Tanitani y según dicen algunos lutaos que han estado allí, se halla dicho balasan con más de cuatro mil confederados. [...] f. 13Bv. “nos levamos y con la marea y un poco de viento llegamos antes de las nueve a Joló y dimos fondo y registrado el puerto le he hallado con muchas novedades lo primero por hallar dos banderas más arboladas y por la parte que mira donde hicimos el desembarque hallamos con nueva estaquería desde la playa hasta el manglar y quitado todas las caserías que quemó nuestra gente dejando limpia toda la campaña y por la otra punta que mira en donde está la casa del príncipe Salicaya fueron quitadas las casas y puesta una estaquería mediana, seguida desde su // 14Ar. Casa al monte dejando asimismo limpia la campaña por esta otra parte y este mismo día llegamos cuatro tropas de gente [...] f. 14Ar. Día cuatro, se determinó por registrar el pueblo de Parán por ver si por alguna parte se le podía ha//14Av. Cer algún daño.

Documento 2. Fernando Valdés y Tamón, julio de 1731. AGI, Filipinas, 143, N. 14. S.f. (se incluyen los números de imágenes de la digitalización)

12. “En una de las instrucciones se le prevenía al general, que a su retirada, reconociese la isla de la Paragua, o Calamianes, y en ella procurase asolar una pequeña fortificación, que en la parte que tienen factoría los burneyes, habían fabricado estos, y distintas naciones para salir a sus correrías, no le fue posible a dicho general cumplir el orden men-

cionado, porque lo adelantado del tiempo y los vientos vendavales que reinan en aquella parte, no le permitirían navegar sus mares, y fuera exponer las galeras a una ruina”. [AGI, MP-FILIPINAS, 273].

692. “Y hecho el daño que se pudo, no se ha experimentado movimiento alguno en aquellos enemigos los que ya no salen como antes con sus armadillas, antes bien horrorizados del castigo, solo se aplican a fortalecer sus puertos, y enseñadas en el modo que les es posible contentándose con defender sus casas olvidados ya de ofender las ajenas en que estaban tan engraidos por una, u, otra contingencia que lograron en los pueblos de los nuestros que hallaban poco o nada. El gobernador de Zamboanga no ha cesado en hacerles guerra invadiéndoles la Isla de Basilan, que es por su fertilidad el granero de los régulos de Joló, quienes unidos a una isla, con sus sáopes, o principales parece según noticia de algunos cautivos, que han introducido plática de paces.

Documento 3. Ataque español a Tandundala y Sibuyón entre 1750-1751. AGI, Filipinas, 707, N. 1.

f. 2r. “dirigiendo su derrota a la ensenada de Joló donde dio fondo a los 26 de junio de dicho año a distancia de una milla de sus fortalezas, y puesto en línea de combate, y reconocido que dos champanes de China estaban fondeados sin bandera en la boca del río que iban tendiendo espías para entrarlos destacó inmediatamente dos lanchas en guerra para sacarlos de debajo de la artillería enemiga cuando comenzaron los joloes desde sus cuatro fuertes con banderas rojas a hacer fuego a las embarcaciones remolcantes, los referidos champanes con artillería de ocho hasta dieciocho de calibre a que correspondiendo nuestra armada se fue continuando el disparo de una y // 2v. otra parte por algún tiempo, entre tanto que mudando los enemigos de bandera para dar lugar al refuerzo de sus trincheras despachó el maestre de campo una carta al príncipe Asim, significándole que el fin de aquella armada era solamente para restituir a la posesión de aquellos dominios a su legítimo señor y recuperar los cautivos a que respondió dicho príncipe que no tenía cautivos que entregar que aguardaban a su rey, para que dispusiese de ellas y que estaban pidiendo a su profeta volviese a su rey a su reino y que como obedientes a su dato, y sultán don Fernando I, no podían tratar de los // 3r. cautivos que los sáopes vasallos de Basilan tendrían escondidos. [...] [Nueva foliación] f. 5r. El veintinueve amanecieron arboladas las tres banderas rojas a la fuerza del rey y torre de Sibuyón, y también la blanca que pusieron ayer en Tandundala, y poco antes de salir el sol, comenzaron a tirar los enemigos, pero con la lentitud que el primer día y algunos cañones menos, que me dio motivo de afirmarme en el pensamiento de que estaban muy maltratados los baluartes, o que iban retirando los cañones. [...] f. 9r. “el primero de julio habiendo amanecido se vio que en Tandundalaga habían quitado la bandera blanca y arbolado otra que parecía amarilla. Al salir el sol mandé dar tres voces viva el Rey y que extendiesen la bandera de popa. Como a las nueve del día viendo que los enemigos no han tirado más que un tiro, y la novedad de la bandera mandé que fuese la lancha en tierra a saber si quería decir algo con la nueva señal y al mismo tiempo hice cesar el fuego. [...] f. 10v. “y registrar y demarcar mejor la fortaleza, el puerto, el río, y sus inmediaciones”.

LA ZAGÜÍA SIDI ALI BEN HANDUCH DE LA MEDINA DE ARCILA (MARRUECOS)

Jaime Vergara-Muñoz

Dr. Arquitecto

Miguel Martínez-Monedero

Dr. Arquitecto. Universidad de Granada

Resumen: La ciudad de Arcila (Marruecos) cuenta con una de las medinas islámicas más interesantes del norte de África. Su arquitectura religiosa - Mezquitas, Zagüías y Santuarios - constituye un valioso patrimonio arquitectónico. En el presente trabajo se describe la realidad construida de estos edificios, tan característicos del Magreb y hasta ahora prácticamente desconocidos. Se realiza el estudio de la Zagüía Sidi Ali Ben Handuch, desde un punto de vista tipológico, acercándose también a sus aspectos funcionales, formales y constructivos. El resultado pretende convertirse en una herramienta útil para posibles programas de conservación y tutela.

Palabras clave: Arcila; Arquitectura Marroquí; Conservación del Patrimonio; Mezquita.

Abstract: The city of Asilah (Morocco) has one of the most interesting North African Islamic medinas. It has a very characteristic religious architecture. Little known and less studied, is a valuable asset that is shared between Mosques, Zagüias and Shrines. In this paper is described the reality constructed of these buildings, so characteristic of the Maghreb and virtually unknown. It provides a study of the Sidi Ali Ben Handuch Zagüia, from a typological point of view, and also approaching to its functional, formal and constructive aspects. The result aims to become a useful tool for possible conservation programs and protection.

Keywords: Asilah; Moroccan Architecture; Heritage Conservation; Mosque.

Introducción

El patrimonio arquitectónico más importante de una ciudad islámica es, por lo general, de carácter religioso. En la Medina de Arcila (costa atlán-

tica del norte marroquí) existen, entre yamaas¹, zagüías² y morabitos, dieciséis lugares de culto que acaparan la actividad artística de este pueblo en sus siglos de historia y, de los cuales, apenas se conoce nada.

El estudio histórico de estos santuarios se hace poco menos que imposible al no poder disponer de fuentes informativas documentales (archivos, registros, etc.) que despejen incógnitas tales como: momento y motivos de su construcción, evolución en el tiempo, modificaciones, reconstrucciones, reformas, reedificaciones, etc. Las únicas noticias que disponemos son las que nos facilitan los historiadores de la ciudad³ y que, salvo algún caso aislado, no son más que una simple enumeración o una ligera descripción.

El renovado interés que hoy se manifiesta hacia la arquitectura hispano musulmana nos lleva a apreciar estas modestas construcciones. En este cometido descubrimos que el conocimiento que de ellas tenemos es muy pobre. Si las grandes mezquitas urbanas de la España musulmana y del Magreb occidental son hoy en día relativamente bien conocidas⁴, la documentación sobre los santuarios de estas pequeñas poblaciones como Arcila es, en cambio, muy escasa y fragmentaria.

Así como en Tetuán, la arquitectura popular religiosa fue exhaustivamente estudiada por Llonch Gurrea y recientemente publicada⁵.

¹ Mezquita.

² Zauia o Zawiya, lugar de reunión de una cofradía religiosa. Edificio con sepulcro destinado a convento escuela coránica y hospedería gratuita. Pequeña mezquita u oratorio.

³ BABIANO, José Carlos; LAGO, Marina y GARCÍA, Federico. *Asilah. Evolución urbana de la ciudad*, Sevilla, Consejería de Obras Públicas y Transportes de la Junta de Andalucía, 2001. GOZALBES BUSTO, Guillermo. "Arcila en la Edad Media", en *Cuadernos de la Biblioteca Española de Tetuán*, nº 23-24, Tetuán, 1981, pp. 149-176. NAKHLI, Abdelkade. *Caracterización y problemática del espacio urbano histórico marroquí: La medina de Asilah*. Tesis doctoral, Universidad Complutense de Madrid, 2009.

⁴ Gracias a los trabajos de C. Ewert, F. Fernández Giménez, B. Pavón Maldonado y L. Torres Balbás en España, J. Caillé, C. Ewert, B. Maslow y H. Terrasse en Marruecos.

⁵ BRAVO NIETO, Antonio. "Arquitectura religiosa de Tetuán: un recorrido literario por una ciudad del occidente musulmán", en: *Arquitectura Popular Religiosa del Norte de Marruecos: Tetuán*. VERGARA-MUÑOZ, Jaime y BRAVO NIETO, Antonio (eds.), Melilla, UNED, 2015, pp. 13-21.

En el caso de Arcila, Chauen o Alcazaquivir, los únicos trabajos que existen son los estudios no publicados que Alfonso de Sierra Ochoa⁶ realizó entre 1956 y 1966 y que empleamos como base de partida en el presente estudio⁷.

En general, todos estos santuarios constituyen un patrimonio monumental de gran valor arquitectónico. No son, en forma alguna, grandes monumentos, si no modestísimas construcciones surgidas de la devoción de un pueblo, que dan a la vez testimonio de su acervo popular. Construidas con escasos medios; remendadas a lo largo de su historia por múltiples circunstancias, ampliadas y modificadas, cuando era necesario, con el único objetivo de dar servicio y dignidad a sus costumbres y ritos. Pues así fueron concebidas en origen, llevadas por un deseo de funcionalidad, pero no por ello renunciar a la dignidad y belleza.

Breves antecedentes sobre la medina de Arcila

La ciudad de Arcila, o *Asilah*, se encuentra situada en la costa atlántica de Marruecos, al sur de Tánger y al norte de Larache. Localizada en la llanura de Utauien, extremo septentrional de la región del Garb, con diversos promontorios de escasa altitud y cruzada por varios ríos que la inundan periódicamente, provenientes de la cadena montañosa del Rif. En sus alrededores se hallan los pueblos de al-Homer, Tlat-Rissana y Had al-Gharbiya, en donde se sitúa el emplazamiento arqueológico de Zilis⁸.

⁶ Arquitecto municipal de Tetuán entre 1945 a 1948 y de 1955 a 1956. El archivo de Sierra Ochoa está fragmentado. El trabajo de campo que realizó para catalogar el conjunto artístico de las principales ciudades del Norte de Marruecos (Arcila, Tetuán, Chauen, Alcazaquivir, etc.), es propiedad de los autores del artículo. El resto de material está en la Biblioteca Española de Tetuán; en la Sala África (Colección García Figueras) de la Biblioteca Nacional y en la Escuela de Arquitectura de Barcelona.

⁷ VERGARA-MUÑOZ, Jaime; MARTÍNEZ-MONEDERO, Miguel. "Jose Antonio Llonch. Una biografía vital", en Vergara, Jaime/Bravo, Antonio (eds.), *Arquitectura Popular Religiosa del Norte de Marruecos: Tetuán*. Melilla, UNED, 2015, pp. 23-30.

⁸ Revisados los trabajos de: BABIANO, José Carlos; LAGO, Marina y GARCÍA, Federico. *Asilah. Evolución urbana de la ciudad*, Sevilla, Consejería de Obras Públicas y Transportes de la Junta de Andalucía, 2001. GOZALBES BUSTO, Guillermo. "Arcila en la Edad Media", en *Cuadernos de la Biblioteca Española de Tetuán*, nº 23-24, Tetuán, 1981, pp. 149-176. LADRÓN DE GUEVARA, Adolfo. *Arcila durante la ocupación portuguesa, 1471-1549*, Tánger, Imprenta África, 1940. RODRÍGUEZ

La muralla de su Medina fue comenzada a construirse en el siglo IX, con la dinastía Idrisí; y reconstruida, ya bajo la dinastía Omeya⁹, por el califa al-Hakam II (961-976), que la rodeó con una muralla para protegerla de posibles ataques. También la dotó de una mezquita de cinco naves "... que las olas alcanzaban cuando el mar estaba agitado". Pues su puerto, que ofrecía un buen refugio a los barcos, poseía un espigón de sillería que se desplegaba en arco para proteger el muelle.

Zenetas, Meriníes Wattasíes siguieron a los Omeyas en el gobierno de la ciudad hasta bien entrado el s. XV, cuando los portugueses, con Alfonso V de Portugal "El Africano", toman también las ciudades de Arcila y Tánger. Bajo el gobierno portugués se reconstruyeron las murallas, con sillería de piedra, y las fortificaron con sólidas torres y una atalaya de observación. Con estas reformas, la fortaleza, ahora bien protegida, se convirtió en centro comercial en la ruta del oro sahariano¹⁰.

Portugueses, españoles y saadíes se la disputaron en las décadas siguientes, hasta que en 1691 fue reconquistada por el alawita Mulay Ismail. Repoblada entonces con gentes del Rif, se reconstruye la Mezquita, la Medersa y los baños, para llevar, desde entonces, una más modesta existencia hasta el s. XIX. Bombardeada por austriacos y españoles durante este siglo, en 1911 fue ocupada por el ejército español al mando de Fernández Silvestre, que destruyó la mehalla de Raisuni. En ese momento, la ciudad se limitaba a unos torreones portugueses y un tapial morisco medio derruido, que pertenecía a la cabila de Garbía.

Desde 1912 hasta 1956 Arcila quedó bajo el Protectorado Español. Fueron los años en los que se inició el reconocimiento de los valores históri-

GÓMEZ, María Dolores. "La evolución urbanística medieval de los principales fondeaderos del Habat según los viajeros y otras fuentes: II. Belyunech, Qsar Segir, Tánger y Arcila", *Miscelánea de estudios árabes y hebraicos. Sección Árabe-Islam*, n° 54, 2005, pp. 169-201. VILAR RAMÍREZ, Juan Bautista. *Mapas, planos y fortificaciones hispano musulmanas de Marruecos (s. XVI-XX)*, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, 1992.

⁹ En el año 933, los habitantes de Asilah, solicitaron la ayuda, y posteriormente entregaron la ciudad, del Califa de omeya Córdoba Abd al- Rhaman III al-Nasir (912-961), para deshacerse de los idrisíes.

¹⁰ Las guarniciones atrincheradas en esta fortaleza sufrieron múltiples acosos, por parte, tanto de los sultanes gobernantes, como del famoso príncipe de Xauen, Mulay Brahim.

co-artísticos de su patrimonio arquitectónico, y en los que, por vez primera, aparece citada la Zagüía Sidi Handuch, motivo de este artículo. El arquitecto Alfonso de Sierra Ochoa y su discípulo, Llonch Gurrea, iniciaron en 1956 un proceso de investigación, un proceso de investigación tipológica y formal de su arquitectura religiosa que no verá la luz entonces, pero servirá de base para siguientes aportaciones documentales¹¹.

Finalizado el Protectorado Español (1912-1956), y ya bajo el régimen marroquí, en 1978 una nueva etapa se inicia con la creación del Mussem cultural y artístico, organizado por la asociación cultural Al Muhit [1].



Fig. 1. Fragmento del “Desembarco en Arcila” (último cuarto s. XV). Colegiata de Nuestra Señora de la Asunción, Pastrana (Guadalajara).

¹¹LLONCH GURREA, José Antonio (1992). *Arquitectura Popular Religiosa del Norte de Marruecos*: Tetuán, (Jaime Vergara y Antonio Bravo, eds.) Melilla: UNED, 2015.

Los santuarios de la medina de Arcila

De las murallas y la kasba, mandadas construir por al-Qasim Ibn Idris y Mousa Ibn Abi al-Afiya, en los siglos IX y X, no se conservan restos algunos. Las que hoy subsisten son mandadas construir por Alfonso V de Portugal, llevadas a cabo entre finales del siglo XV y principios del XVI, bajo la dirección de Diego Boytac, arquitecto militar de la corona portuguesa.

Esta muralla, con forma de paralelogramo, se extiende a lo largo de una superficie de siete hectáreas y cuenta con cinco puertas, de diferentes épocas. Dos de ellas, la Bab al-Homer (Puerta de la Villa o de Tierra) que se abre bajo una de las torres y la Bab al-Bahr (Puerta del Mar o de la Rivera), son portuguesas. Entre las torres y baluartes se encuentran la Coracha (borj al-Bahr), construida entre los años 1508 y 1516 como refuerzo y zona de avituallamiento, gracias a su posición avanzada sobre el mar; y la Torre de Menagem (borj al-Kamra), levantada en 1509 y situada en la plaza de Sidi Ali ben Handush, donde domina toda la ciudad¹². Es un vestigio del palacio del gobernador portugués que se edificó en el mismo lugar donde se encontraba el marroquí, levantado en época medieval.

Los marroquíes retocaron el trazado rectilíneo original de la Medina, para estrechar sus calles, crear adarves y darle, así, el aspecto de ciudad islámica. Para lo cual también se utilizó una mezcla de estilo árabe-andalusí, con fachadas blancas y puertas y ventanas teñidas en azul añil.

Junto al mar se encuentra el Palacio de Raisuni, que es un caserón de aspecto hispano morisco; y también el cementerio musulmán y el mausoleo con la tumba de Sidi Ahmed El Mansur, saadí que reconquistó la ciudad tras la batalla de los tres reyes.

Como se ha expuesto, los santuarios del norte de Marruecos no son, en forma alguna, grandes monumentos. Son, en cambio, modestísimas construcciones, lo que de ninguna forma implica que aminore su interés archi-

¹² DARÍAS PRINCÍPE, Alberto. "Refurbishing the Keep of Asilah Castle (Morocco): A Controversial Intervention", en *Prostor: znanstveni časopis za arhitekturu i urbanizam*, vol. 21, no 1 (45), 2013, p. 44-55.

tectónico¹³. Dentro de la tipología funcional de la arquitectura religiosa islámica, los dieciséis edificios religiosos que encontramos en la Medina de Arcila pertenecen a tres de los usos clásicos: las yamaas (mezquitas propiamente dichas), en las cuales, en ocasiones, podemos encontrarnos con el sepulcro de algún ilustre varón; las zagüías (escuelas u oratorios), en ocasiones muy importantes, si bien, las más de las veces, son modestas propiedades de alguna de sus muchas cofradías religiosas, en las que abundan los enterramientos de cofrades; y finalmente los morabitos (o santuarios), cuyo origen es, precisamente, el sepulcro venerado de algún virtuoso santo.

En Arcila, la clasificación entre unas y otras tipologías de edificios no es muy clara por dos motivos. En primer lugar, porque se dan diversas combinaciones entre ellos. Encontramos así mezquitas con enterramiento. Zagüías con una gran sala de oración, que las puede convertir, funcionalmente, en yamaas. E incluso otras clasificaciones fruto de la mixtura de las anteriores, como zagüías-morabitos u otras. Y en segundo lugar, porque la utilización que se hace de algunos santuarios no se corresponde con aquella para la que fueron concebidos. Se da el caso de simples santuarios en los que la devoción, por el santón allí enterrado, los ha convertido en punto de reunión de sus adeptos, pasando a ser una pequeña zagüía. O simples zagüías que, con tipología de mezquita de barrio, acaban mezclando diferentes usos.

En cualquier caso la clasificación que se aporta de las 3 tipologías referidas (yamaas, zagüías y morabitos) es la presentada en la tabla 1 [2].

La zagüía de Sidi Ali ben Handuch

La Zagüía de Sidi Ali ben Handuch o Hamdouch se sitúa intramuros de la Medina, en la calle de Sidi Ali ben Handuch (esq. Plaza Sidi A Guennoun). Pertenece a la cofradía sufi fundada en el siglo XVII por Sidi Ali Ben Handuch¹⁴.

¹³ SIERRA OCHOA, Alfonso de. "La mezquita del Baja en Tetuán", *Cuadernos de la Biblioteca de Tetuán*, nº 16, 1977, pp. 47-58. SIERRA OCHOA, Alfonso de. "La mezquita de Rif Al Andalus", *Cuadernos de la Biblioteca de Tetuán*, nº 17-18, 1978, pp. 156-164.

¹⁴Sus miembros, los Hamdouch, han sido considerados a lo largo de su historia (tradición popular) como expertos terapeutas, debido a su conocimiento de "la medicina de la mente".

El edificio presenta un conjunto de aspectos arquitectónicos interesantes que, para un mejor estudio, diferenciaremos en: aspectos funcionales, volumétricos, distributivos, constructivos y decorativos. Para el estudio tipológico y formal hemos empleado una base documental gráfica que hasta ahora no se había realizado¹⁵. Su levantamiento arquitectónico se convierte en un eficaz instrumento de análisis, que sirve de base a posteriores procesos de conocimiento sobre esta arquitectura.

CODIGO	NOMBRE	TIPO	DIRECCION	OBSERVACIONES	SUPERFICIE
01-Z	SIDI ALI BEN HANDUCH	zagüía	c. Ali b. Handuch	zagüía-mezquita, sin patio	113,65
02-M	YAMAA KEBIRA	mezquita	c. Al Kasaba	Yamma, mezquita Mayor con patio hoy cubierto	479,37
03-Z	SIDI BEN AISA	zagüía	c. Sidi Benaissa	zagüía (reutilización de una vivienda) sin patio	134,01
04-M	ZUCURI	mezquita	c. Al Hach	Yamma, mezquita de barrio sin patio	127,19
05-M	SAIDA	mezquita	plaza Sidi Abdallah Guennoun	Yamma, mezquita de barrio con patio	126,4
06-M	BEN HAYAD	mezquita	c. Yamaa b. Hayad	mezquita de barrio sin patio	77,17
07-M	BEN AMAR	mezquita	c. Sidi Mohamed ben Marzok	mezquita de barrio de una nave sin patio	36,69
08-Z.M	EI KADERE o KADIRIA	zagüía-mezquita	c. Al Kadiria	zagüía de cofradía- mezquita de barrio, sin patio	56,94
09-M.S	SIDI EMBAREK	mezquita-santuario	c. Sidi M'barek	mezquita con patio cubierto y santuario	239,1
10-Z	TIYANIA	zagüía	c. Sidi Mohamed ben Marzok	Zuaia con tipología de mezquita de barrio sin patio	43,9
11-S	SIDE MOHAMED BEN MARZOK	santuario	c. Sidi Mohamed b. Marzok	santuario con sepultura	217,7
12-S	SIDI AHMED MANSOR	santuario	Bab Krikiya	santuario con sepultura	207,22
13-Z	DARKAUA	zagüía	c. Puerta de Tierra	Zuaia de cofradía	125,96
14-S	SIDI BOKNADEL	santuario	c. Sidi Boknadel	santuario con sepultura	9,16
15-S	SIDI ALI ASILI	santuario	Avda. Haassan II	santuario de qubba exenta y tumba	7,45
16-S	SIDI HACH GAZUANI	santuario	c. Cementerio musulman	santuario con dos qubbas	91,82

Fig.2. Clasificación de los edificios religiosos de la Medina de Arcila.

Aspectos funcionales

Se trata de una zagüía con cofradía de tipo local o gremial, que gracias a las dimensiones de la sala de oración, se puede convertir funcionalmente, en yamaa. La sala de oraciones, compuesta por tres naves sucesivas paralelas al muro de la quibla pertenece al tipo de Damasco¹⁶, cuando conocemos que, al menos hasta el siglo XVII, los constructores eran oriundos de Al- Andalus y, por ello, concedores del otro modelo¹⁷.

¹⁵ El Rehabilitation of Asilah, by Al-Mouhit Cultural Association, 1978 y Plan d'Aménagement et de Sauvegarde de la Médina d'Asilah, 2009, fueron programas dirigidos a la conservación del patrimonio histórico y arquitectónico de la Medina. Sirvieron para reforzar la identidad urbana y cultural de Arcila pero no se realizaron levantamientos de los santuarios que facilitarían su estudio o restauración. Cfr. AKBAR, James. "The Rehabilitation of Asilah", en *Technical Review Summaries for the 1989 Award*, vol. 1, Genova, The Aga Khan Award for Architecture, 1989, pp. 2-14. AL-RADI, Selma. "Rehabilitation of Asilah", en STEELE, James (ed.), *Architecture for Islamic Societies Today*, Londres, Academy Editions, 1994, pp. 161-200.

¹⁶ Sobre la orientación en la que se orientan las naves, en Damasco, son paralelas al muro de la quibla y con una nave axial central. En Jerusalén, son perpendiculares a dicho muro, con su nave central más ancha y un incipiente crucero junto al muro.

¹⁷ LLONCH GURREA, José Antonio (1992). *Arquitectura Popular Religiosa del Norte de Marruecos: Tetuán* (2015 Op.cit), p. 42.

Del resto de las zagüías sólo hay otra (Sidi Ben Aisa) que también es de tipo local. La zagüía Kadiria y Darkaua son sedes de las cofradías de implantación nacional y zagüía Tiyania que es una supranacional¹⁸[3].



Fig.3. Plano de situación. Localización de la Zagüía Sidi Ali Ben Handuch.

Aspectos distributivos

El trazado planimétrico de la planta refleja la adaptación de su función de oratorio a unos límites urbanos preexistentes. Con forma irregular y de eje longitudinal quebrado compuesto por, al menos, dos partes diferenciadas. La principal es el Haram o sala de oraciones, al que está incorporado el midaa y un habitáculo, especie de qubba. Es trapezoidal irregular, en cuyo extremo inferior derecho hay un pequeño añadido casi cuadrado.

¹⁸ Además de la clasificación que podamos hacer de las zagüías, también distinguimos dentro de las seis yamaas de la Medina de Arcila, cuatro subtipos: la *Aljama* o Mezquita mayor, en la que se leen los órdenes y nombramientos reales (referencia 02-M en la tabla 1); las de *Jutba* o sermón, o del

La otra parte es la unión de esa pieza principal con el acceso desde la calle. Tras la puerta de entrada hay un zaguán trapezoidal, alargado. Desde éste se entra en un pasillo, cuya anchura se encuentra disminuida por la losa de una escalera que sube a una planta superior, posiblemente vivienda. A esta escalera se accede por una puerta situada en un chaflán, al final de este pasillo.

A continuación, pero incorporado a la zona principal, existe otro corto tramo de pasillo, de forma también trapezoidal, por el que se entra, o bien en el miidaa, o, a través de un arco, en la sala de oraciones [4].

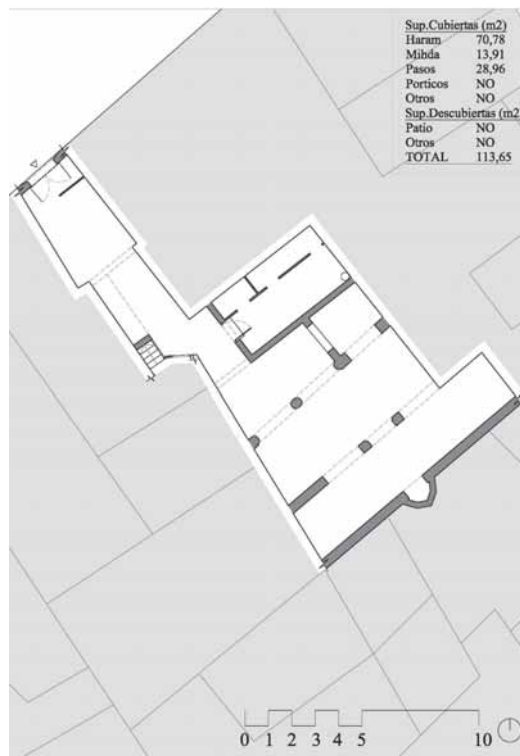


Fig.4. Planta de la zaguía en el contexto urbano.

Viernes, y que disponen de mimbar, como (ref. 09-M en la tabla 1); las “de barrio”, en las que se realizan las cinco oraciones diarias, (ref. 06-M, 07-M en la tabla 1) y, por último, los oratorios, en los que sólo se realizan algunas oraciones al ser, por lo general, particulares. Y en el caso de los morabitos, encontramos dos subtipos: los urbanos, simples enterramientos (ref. 11-S, 12-S y 14-S en la tabla 1), y los de extrarradio, por lo general, situados en los arrabales de la ciudad o en los caminos que conducen a ella (ref. 15-S y 16-S en la tabla 1).

Elementos distributivos

- Haram-Liwán: Localizada la quibla se construye el muro perpendicular a ella y luego se organizan las crujías. La sala de oraciones de la Zagüía de Handuch está compuesta por tres naves paralelas al muro de la quibla. Cada una de estas naves tiene anchos y longitudes diferentes. La primera de ellas, que es estrecha y la más corta, tiene planta trapezoidal. Como prolongación de la misma existe el habitáculo-qubba, que debe servir como lugar de enterramiento de cofrades. La segunda nave es la más ancha y su planta es casi rectangular. La última, la del ante mihrab, es la más estrecha y larga, ya que se prolonga, hacia la derecha del mihrab, en un módulo cuadrado más. Las anchuras de las crujías vienen determinadas por el sistema de cubrición, ajustándose en este caso a los dos metros y medio.

-Mihrab¹⁹: Situado, aproximadamente, en el centro del muro de la quibla. Como este muro es la fachada posterior del edificio, el mihrab es aparente hacia el exterior. De planta más o menos profunda, de cuatro lados, y con las jambas de la embocadura que sobresalen ligeramente formando un quiebro en los laterales del nicho.

Las paredes son lisas hasta una moldura, compuesta de dos fajas de diferente ancho, que se halla a la altura del arranque del arco de embocadura. Continúan lisas hasta otra moldura de iguales características que la anterior. Estos tramos de pared se unen con la moldura inferior por medio de una suave curva. La misma solución presenta el casquete que cubre el nicho, con la segunda de las molduras que, además le sirve de apoyo. Este casquete está formado por cuatro gajos, que se unen en la parte superior.

El arco de embocadura es un arco de herradura apuntado, cuyos arranques son una nacela con filete ancho o platabanda, sobre la que vuela otro filete, o tenia, terminado en quebranto horizontal. Sobre este arco hay dos abultamientos, el primero de ellos es otro arco de herradura apuntado

¹⁹ Este elemento es imprescindible en todo edificio religioso musulmán dedicado a la oración. Por este motivo, si bien la medida es circunstancial, el mihrab debe aparecer. CALVO, Susana. "Las Mezquitas de pequeñas ciudades y núcleos rurales de al-Andalus", en *Ilu, Revista de Ciencias de las Religiones*, Anejos X, Madrid, 2004, p. 55. SERJEANT R.B. "Mihrab", en *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, Londres, University of London, nº 22, 1959, pp. 439-453.

angrelado, con pequeños arquitos apuntados y cuyos arranques están constituidos por una especie de gola, en la que la curva superior es de menor radio que la inferior, acaba en un tramo vertical, que para acomodarse con la jamba del arco dispone de un pequeño escalón acabado en redondo; el segundo, es otro arco apuntado, que solo llega hasta los riñones de los anteriores, en donde termina en un pequeño corte horizontal.

Todo lo anterior está cobijado por un alfiz, terminado en canto vivo, excepto en la parte superior en el hay una ancha faja. Sobre el alfiz hay un rehundido estrecho y con la misma amplitud que este, en el que debía existir una cierta decoración, que bien podría ser epigráfica o de alicatado [5].

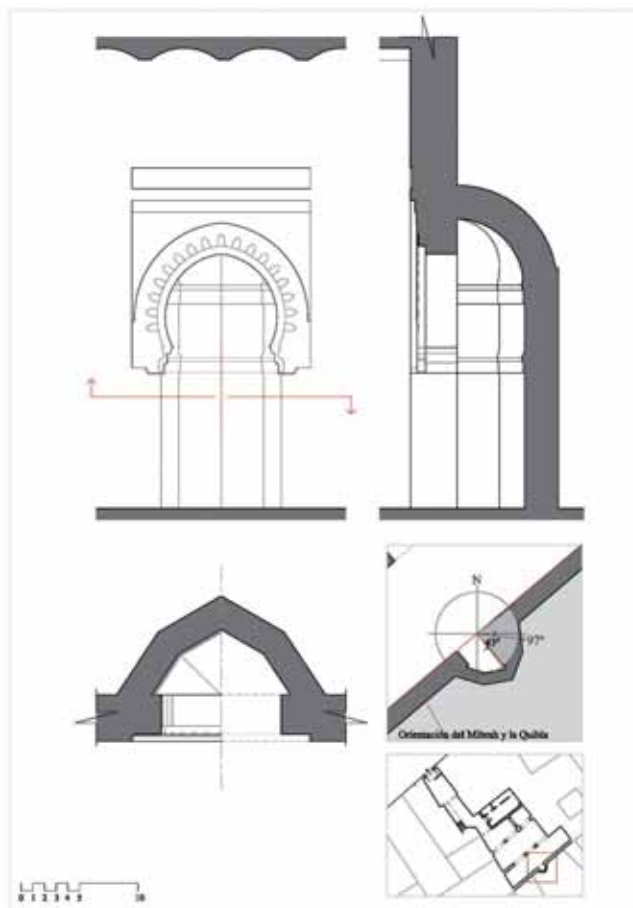


Fig. 5. Descripción gráfica del mihrab.

- Sahn²⁰: A pesar de ser el patio un elemento habitual en las Mezquitas²¹, la Zagüía de Sidi Ali ben Handuch no tiene. En Arcila sólo existe sahn en algunas mezquitas (ref. 05-M, 11-S y 13-Z de la tabla 1). En las que además, coinciden en que la profundidad de sus naves predomina sobre sus anchuras. En el resto de edificios es probable que existieran estos espacios, pero que con el tiempo y el uso, fuesen eliminados para conseguir mayor capacidad.

- Midaa: Su ubicación en los edificios es muy dispar, no existiendo un emplazamiento específico. Según el tipo de santuario lo encontramos en la parte posterior o en uno de los laterales, e incluso en la parte delantera junto al muro de la quibla. Pueden tener además entrada directa desde la calle o, incluso, ser necesario atravesar todo el edificio para llegar a él. El midaa de Sidi Ali ben Handuch, es un espacio de tamaño medio (13,91 m²) situado en una de las esquinas de la Mezquita, con entrada directa desde el inicio de la nave, con pileta de abluciones (en cuyo extremo está el brocal de un pozo, que suministra el agua) y dos aseos.

Aspectos volumétricos

El análisis volumétrico exterior es muy claro. Conformado por un volumen cúbico de paramentos que, en sus bordes, se confunden con la edificación adyacente. Hacia el exterior presenta un conjunto homogéneo con la edificación contigua, escasamente diferenciable, más que en algunas zonas bien reconocidas por la diferente traza constructiva. Es difícil reconocer a simple vista sus límites y la correspondencia entre la volumetría interior y exterior [6].

Aspectos constructivos

Desde el punto de vista constructivo y estructural, la zagüía responde a una solución constructiva más bien simple, donde su planta irregular no es más que el resultado de su adaptación a unas condiciones preexistentes del todo desconocidas. El proceso constructivo solía ordenarse así: localizada la quibla se construía el muro perpendicular a ella y luego se organizaban las

²⁰ Patio interior de las mezquitas, en el que se puede hacer la oración en el buen tiempo.

²¹ PAVÓN MALDONADO, Basilio. *Tratado de arquitectura hispanomusulmana, IV (Mezquitas)*, Madrid, CSIC, 2009, pp. 44-50.

crujías paralelas a éste. Las crujías están limitadas por arquerías, entre las que predominan los arcos de herradura apuntados de dos y cuatro centros. De los elementos constructivos presentes se pueden destacar:

- Fachada: La fachada²² principal es de poca anchura y mucha altura (dos cuerpos). En la planta baja abre la puerta principal. En la planta superior y centrada con la puerta hay una ventana con arco de medio punto. El muro termina con un almenado escalonado que recorre todo perímetro del edificio.

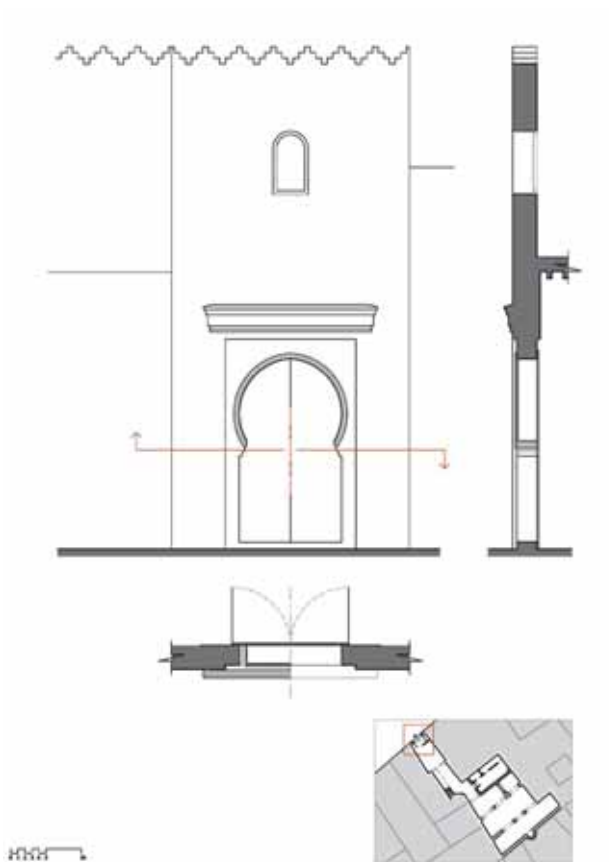


Fig.6. Descripción gráfica de la fachada y puerta exterior.

²² La arquitectura islámica, y en este caso la religiosa, no tiene fachadas organizadas a la manera occidental, pues no es un objetivo de esta arquitectura el “diálogo” del edificio con el exterior a través de una fachada.

- Puertas: Uno de sus pocos elementos de relación exterior-interior son las puertas, que, como resultado de lo anterior, se convierten en elementos de gran importancia. Son, a semejanza del mihrab en el espacio interior, el lugar donde se suele concentrar la decoración exterior, cuando la hay. El resto del paramento es un lienzo austero, que carece, por lo general, de decoración. En el caso de las puertas en los santuarios de Arcila se puede establecer (de modo general) que las más antiguas son las que presentan composiciones más sencillas, por más que sean a priori de menor interés²³.

o Exterior: El arco de ingreso se encuentra dentro de un simple rehundido, a la manera de alfiz. Ligeramente apuntado, está compuesto por cuatro resaltos. Los dos primeros son unas delgadas láminas que cubren el intradós del arco principal. Sobre este se extiende, cubriendo toda la extensión del arco, una moldura terminada en media caña. El conjunto se encuentra protegido por una cornisa, formada por varias molduras. Sobre un delgado filete, recorre todo el frente y retorna por los laterales un medio bocel, separado de un cuarto de bocel por otro filete, de las mismas características que el anterior. Encima hay una ancha faja, de la que sobresale un nuevo filete, un cuarto de bocel y otro filete volado. Todos ellos con retorno lateral. El conjunto de la cornisa termina en plano inclinado a la manera de tejeroz, o tejadillo a tres aguas.

o Interiores: Son resueltos mediante una construcción, podría decirse, ordinaria.

- Arcadas: Las tres naves están limitadas por dos arcadas, diferentes entre sí. El aspecto de las arcadas es “pesado”. De manera que parece más bien un muro horadado por huecos sucesivos. Esto puede ser debido a la escasa pericia constructiva o a la intención de evitar cualquier riesgo estructural, pues las luces de los arcos son pequeñas, en relación a la esbeltez del pilar y al peso de su dintel. No todos los tramos son iguales debido a la irregularidad de la planta [7].

²³ AZUAR, Rafael. “Las mezquitas en el ámbito rural”, en: *Actas de las II Jornadas de Cultura Árabe e Islámica*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura, 1985, pp. 65-72.

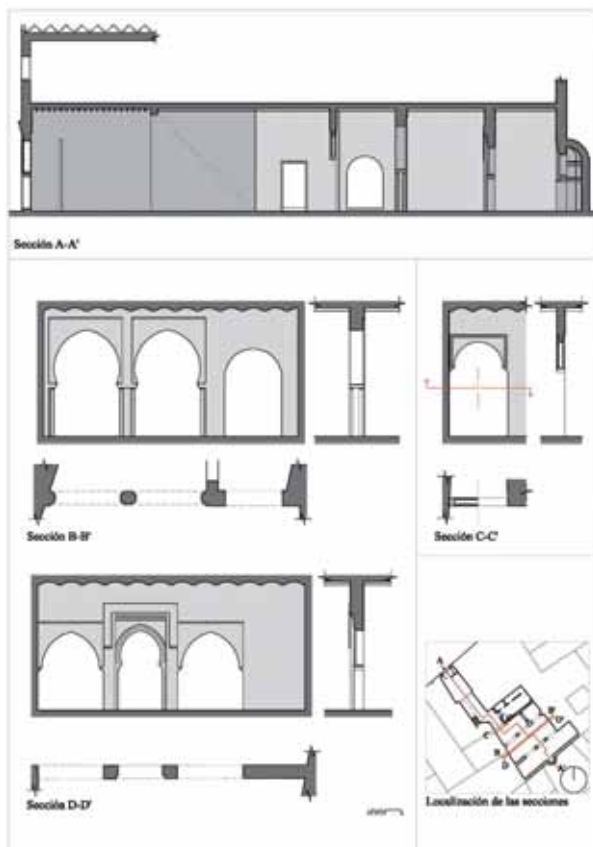


Fig. 7. Sección de las naves y pórticos interiores.

o Arcada 1. Esta primera arcada dispone de dos arcos iguales, si bien se ve prolongado por un tercero, diferente, ya que se trata del que cierra, por este lateral, el habitáculo-qubba. En la cara anterior no presenta ninguna ornamentación. Sin embargo, en la cara posterior, la que mira hacia la quibla, aparece un sencillo alfiz.

* Soportes: De los tres apoyos, de la arcada propiamente dicha, el central es ochavado y los dos laterales, como prolongación del muro, presentan la mitad del ochavamiento del central.

* Arcos: Los arcos son de herradura apuntados, cobijados, en una de sus caras, bajo un alfiz que concluye en el apoyo del arco, donde su remate superior queda resaltado por un filete a todo lo ancho del mismo.

o Arcada 2. Esta arcada dispone de tres arcos, encajados entre dos tramos de muro ciego. Los dos laterales de iguales características y el central, en la cara anterior, con ornamentación.

* Soportes: Están constituidos por el muro en el que se abre la arcada. Los dos centrales son de planta cuadrada, si bien tiene una mordedura, asimismo cuadrada.

* Arcos: Los tres arcos pertenecen al tipo de herradura apuntado. Los dos laterales, de luz más amplia, se apoyan en sendos salmeres terminados en nacela y filete. Desde este apoyo nace un sencillo alfiz rematado en su parte superior por una faja. El arco central tiene un cierto parecido al del mihrab, si bien con alguna pequeña variante. Existe un solo apoyo para los tres abultamientos, consistente en una nacela con filete y quebranto horizontal. El encuentro entre este apoyo y el segundo abultamiento, que es angrelado, se hace por medio de una pequeña curva nacela. El último abultamiento está mucho más próximo a los dos anteriores, que en el del mihrab. El alfiz, que sube desde el suelo, queda rematado por varias fajas paralelas. Este arco central queda rematado por una especie de marco de ancha y delgada faja apoyada, a la altura de los riñones el arco, en un cuarto de bocel entre dos estrechas fajas. Debajo de cada una de ellas hay un azulejo con epigrafía.

o Otros arcos. Además de las arcadas hay otros arcos independientes. Por ejemplo, el que da entrada a la primera nave, desde el segundo tramo del pasillo, los otros dos pertenecen al habitáculo anexo a esa misma nave. El primero es un arco de medio punto que arranca de unas pequeñas ménsulas en nacela y está cobijado, por ambas caras, por un alfiz rematado en sus límites por una moldura de nacela y filete. Los otros dos arcos, del habitáculo-qubba, son también de medio punto y arrancan desde las jambas sin ningún tipo de mediación. Tampoco tiene alfiz en ninguna de sus caras.

- Cubiertas y techos:

La cubierta de todo el edificio es plana. El techo de la planta baja, al existir otra superior, está compuesto por un forjado, de viguetas y revoltón.

Decoración

En los aspectos decorativos no hay referencias que nos indiquen cuáles

son los cánones seguidos en la decoración de los santuarios de la Medina de Arcila. Se perciben ciertas herencias que debían estar en el conocimiento del artesano, o alarife, que todo lo hacía “a sentimiento”. Aunque previamente hubiese llegado a un estudio geométrico, incluso matemático, de los ritmos, la decoración se ejecutaba según su propio saber y entender.

En la zagüía que nos ocupa, la decoración, interior y exterior, se concentra en sitios concretos como el mihrab y su entorno, dejando los demás espacios limpios o, como mucho, con unas simples molduras. Las técnicas y materiales empleados en ella son sencillos (escayola, madera tallada, pintura, y ladrillo). Toda la decoración está presidida por la cal, que aplicada en sucesivos momentos, lo acaba igualando todo. El dibujo más complejo desaparece y elementos diferentes se convierten en algo parecido. Las sucesivas manos de cal van redondeando las formas y las aristas vivas se dulcifican con los enlucidos sucesivos y el paso de los años [8] [9] [10] [11] [12] [13].



Fig. 8. Arco central del pórtico
(Archivo Sierra Ochoa).



Fig. 9. Arco de paso interior
(Archivo Sierra Ochoa).



*Fig.10. Arco de entrada Midaa
(Archivo Sierra Ochoa).*



*Fig.11. Detalle interior zagüia
(Archivo Sierra Ochoa).*



Fig.12. Mihrab (Archivo Sierra Ochoa).



Fig.13. Puerta exterior (Archivo Sierra Ochoa).

Bibliografía

- AKBAR, James. “The Rehabilitation of Asilah”, en *Technical Review Summaries for the 1989 Award*, vol. 1, Genova, The Aga Khan Award for Architecture, 1989, pp. 2-14.
- AL-RADI, Selma. “Rehabilitation of Asilah”, en STEELE, James (ed.), *Architecture for Islamic Societies Today*, Londres, Academy Editions, 1994, pp. 161-200.
- AZUAR, Rafael. “Las mezquitas en el ámbito rural”, en: *Actas de las II Jornadas de Cultura Árabe e Islámica*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura, 1985, pp. 65-72.
- BABIANO, José Carlos; LAGO, Marina y GARCÍA, Federico. *Asilah. Evolución urbana de la ciudad*, Sevilla, Consejería de Obras Públicas y Transportes de la Junta de Andalucía, 2001.
- BRAVO NIETO, Antonio. “Arquitectura religiosa de Tetuán: un recorrido literario por una ciudad del occidente musulmán”, en Vergara, Jaime / Bravo, Antonio (eds.), *Arquitectura Popular Religiosa del Norte de Marruecos: Tetuán*. Melilla, UNED, 2015, pp. 13-21.
- CALVO, Susana. “Las Mezquitas de pequeñas ciudades y núcleos rurales de al-Andalus”, en *Ilu, Revista de Ciencias de las Religiones*, Anejos X, Madrid, 2004, pp. 39-63.
- DARÍAS PRINCÍPE, Alberto. “Refurbishing the Keep of Asilah Castle (Morocco): A Controversial Intervention”, en: *Prostor: znanstvenikasopisza arhitektur ui urbanizam*, vol. 21, no 1 (45), 2013, p. 44-55.
- EUZENNAT, M. “Arzila, Azila (Maroc)”, en *Encyclopédie berbère, n° 6 | Antilopes – Arzuges*, Aix-en-Provence, Edisud, 1989, pp. 943-948.
- GOZALBES BUSTO, Guillermo. “Arcila en la Edad Media”, *Cuadernos de la Biblioteca Española de Tetuán*, n° 23-24, 1981, pp. 149-176.
- HAYES, Danielle. “Asilah: Common Ground”, en *AramcoWorld Magazine*, n° 45, 1, Houston, 1994, pp. 10-15.
- LADRÓN DE GUEVARA, Adolfo. *Arcila durante la ocupación portuguesa (1471-1549)*, Ceuta-Tetuán, Imprenta África, 1940.
- LAMBERT, Élie. “Les mosquées de type andalou en Espagne et en Afrique du Nord”, en *Al-Andalus*, n° 14, Madrid, 1949, pp. 273-289.
- LOPES, David. *Historia de Arzila durante o dominio Portugues (1491/1550 e 1577/1589)*. Coimbra, Imprensa da Universidade 1925.
- LLONCH GURREA, José Antonio (1992). *Arquitectura Popular Religiosa del Norte de Marruecos: Tetuán*, Edición de Jaime Vergara y Antonio Bravo, Melilla: UNED, 2015.
- MASLOW Boris. *Les mosquées de Fès et du nord du Maroc*, Paris, Publications de l’Institut des Hautes Études Marocaines, 1937.

- NAKHLI, Abdelkade. *Caracterización y problemática del espacio urbano histórico marroquí: La medina de Asilah*. Tesis doctoral, Universidad Complutense de Madrid, 2009.
- PAVÓN MALDONADO, Basilio. *Tratado de arquitectura hispanomusulmana, IV (Mezquitas)*, Madrid, CSIC, 2009, pp. 44-50.
- RODRÍGUEZ GÓMEZ, María Dolores. “La evolución urbanística medieval de los principales fondeaderos del Habat según los viajeros y otras fuentes: II. Belyuneh, Qsar Segir, Tánger y Arcila”, *Miscelánea de estudios árabes y hebraicos. Sección Árabe-Islam*, nº 54, 2005, pp. 169-201.
- SERJEANT R.B. “Mihrab”, en *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, Londres, University of London, nº 22, 1959, pp. 439-453.
- SIERRA OCHOA, Alfonso de. “La mezquita del Bajá en Tetuán”, *Cuadernos de la Biblioteca de Tetuán*, nº 16, 1977, pp. 47-58.
- SIERRA OCHOA, Alfonso de. “La mezquita de Rif Al Andalus”, *Cuadernos de la Biblioteca de Tetuán*, nº 17-18, 1978, pp. 156-164.
- VERGARA, Jaime; MARTÍNEZ-MONEDERO, Miguel. “Jose Antonio Llonch. Una biografía vital”, en Vergara, Jaime/Bravo, Antonio (eds.), *Arquitectura Popular Religiosa del Norte de Marruecos: Tetuán*. Melilla, UNED, 2015, pp. 23-30.
- VILAR RAMÍREZ, Juan Bautista. *Mapas, planos y fortificaciones hispanomusulmanas de Marruecos (s. XVI-XX)*, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, 1992.